

U d'/of OTTAWA
39003010556925


UNIVERSITAS
O.M.I.

PERLES

DE LA

DÉVOTION AU CŒUR DE JÉSUS

In 12 3e série.



Bse MARGUERITE-MARIE ALACOQUES

PERLES

DE LA

DÉVOTION AU CŒUR DE JÉSUS

PAR

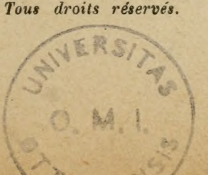
l'AUTEUR du *Petit Catéchisme sur le Cœur de Jésus*.

« Qui n'aimerait pas, par un juste retour, un Cœur qui nous a tant aimés. » (S[t] BERNARD.)

Ouvrage orné de gravures.



PARIS
J. LEFORT, IMPRIMEUR, ÉDITEUR
A. TAFFIN-LEFORT, SUCCESSEUR
LILLE



Enfant du Sacré Cœur!

Après avoir puisé dans le **Petit Catéchisme sur le Cœur de Jésus** *(1) une doctrine mise à votre portée, vous trouverez dans le présent ouvrage un grand nombre d'exemples très propres à vous porter à embrasser avec ardeur la dévotion que Jésus est venu demander à la B. Marguerite-Marie.*

Oui, si nous comprenons l'amour immense du Cœur de Jésus pour nous, nous serons irrésistiblement portés à lui rendre amour pour amour, et notre cœur sera plein de générosité pour réparer les ingratitudes et les outrages qu'il reçoit des hommes qu'il a tant aimés!...

Et nous-mêmes, quels avantages nous retirerons de cette dévotion!... Quelle force nous aurons contre les ennemis de notre salut!... Que de grâces nous obtiendrons de Celui qui a fait de si belles promesses en faveur des âmes dévouées qui répondent à ses

(1) *Petit Catéchisme sur le Cœur de Jésus et sur le Cœur Immaculé de Marie* approuvé par S. E. le cardinal archevêque de Lyon, par Mgr l'archevêque de Québec (Canada) et par Mgr l'évêque de Bayonne. — Librairie VITTE, 3, place Bellecour, Lyon. Prix : 0 fr. 30.

Si vous ne connaissez pas ce petit ouvrage, mon enfant, priez vos maîtres ou vos parents de vous le procurer.

avances et à ses désirs, en embrassant les intérêts de son Cœur!... Qu'il nous sera doux de mourir après avoir eu une constante dévotion au Cœur de Celui qui doit nous juger!... Quelle sera grande notre récompense dans le ciel, si nous avons contribué à répandre le règne de notre Sauveur et si notre nom est écrit dans son Cœur adorable!

« Aimons donc ce doux Sauveur, aimons-le sans réserve, sans exception donnons tout, sacrifions tout pour avoir ce bonheur et en possédant son Cœur adorable nous posséderons tous les biens (1). »

Daignez, ô divin Cœur de Jésus, avoir pour agréable cet humble travail et lui donner une bénédiction spéciale afin qu'il contribue à vous faire connaître et aimer!...

F. J.-P.

(1) B. Marguerite-Marie.

PERLES
DE LA
DÉVOTION AU CŒUR DE JÉSUS

CHAPITRE I
Le Cœur de Jésus.

I. GRACES PROMISES A CEUX QUI SONT DÉVOTS AU CŒUR DE JÉSUS

(B. Marguerite-Marie).

Que ne puis-je, dit la confidente du Sacré Cœur, raconter à tout le monde ce que je sais de cette aimable dévotion ! Je vous en conjure, n'oubliez rien pour l'inspirer à tout le monde. Jésus-Christ m'a fait connaître à n'en pouvoir douter qu'il voulait établir partout cette dévotion, et par elle se faire un nombre infini de serviteurs fidèles, de parfaits amis et d'enfants reconnaissants.

Je ne sache pas qu'il y ait un exercice de dévotion dans la vie spirituelle qui soit plus propre pour élever en peu de temps une âme à la plus

haute sainteté, et pour lui faire goûter les véritables douceurs qu'on trouve au service de Dieu. Oui, je le dis avec assurance, si l'on savait combien Jésus-Christ a pour agréable cette dévotion, il n'est pas un chrétien, pour peu d'amour qu'il ait pour cet aimable Sauveur, qui ne la pratiquât d'abord.

Pour les personnes séculières, elles trouveront par ce moyen tous les secours nécessaires à leur état, c'est-à-dire la paix dans leur famille, le soulagement dans leurs travaux, et les bénédictions du ciel dans toutes leurs entreprises. C'est proprement dans ce Cœur adorable qu'elles trouveront un refuge pendant leur vie, et principalement à l'heure de la mort. Ah! qu'il est doux de mourir, après avoir eu une constante dévotion au Sacré Cœur de Celui qui doit nous juger!

Pour ceux qui s'emploient à faire connaître et aimer ce divin Cœur, oh! s'il m'était permis de m'exprimer et de faire connaître les récompenses qu'ils recevront de cet adorable Cœur, vous diriez comme moi : Heureux sont ceux qu'il emploiera à l'exécution de ses desseins!

Enfin, il est visible qu'il n'est personne au monde qui ne ressentît toutes sortes de secours du ciel, s'il avait pour Jésus-Christ un amour parfaitement reconnaissant, tel qu'est celui qu'on lui témoigne par la dévotion à son Sacré Cœur!

II. Le Cœur blessé de Jésus

(Saint Bernard).

O Jésus, dont la beauté surpasse toute beauté, lavez-moi de plus en plus de mes iniquités et purifiez-moi de mes fautes, afin que je puisse m'approcher de vous qui êtes la pureté même, que je mérite d'habiter dans votre Cœur tous les jours de ma vie et que je puisse voir et accomplir votre volonté ! Votre côté a été percé pour que l'entrée en fût ouverte. Votre Cœur a été blessé pour que nous puissions habiter en lui et en vous, loin des agitations du dehors.... Votre Cœur a été blessé afin que la plaie visible nous révélât la plaie invisible de l'amour. Cette ardeur pouvait-elle mieux se montrer qu'en permettant qu'après toutes les blessures reçues au corps, le Cœur fut encore blessé par la lance. Cette blessure charnelle indiquait la blessure spirituelle. Qui donc n'aimerait un Cœur ainsi blessé ? Qui ne lui rendrait amour pour amour ? Qui ne l'embrasserait, lui, si pur ? Quant à nous, qui sommes encore dans cette vie mortelle, de tout notre pouvoir aimons, aimons de plus en plus, embrassons notre cher blessé dont les impies ont percé les mains et les pieds, le côté et le Cœur, demeurons auprès de lui, afin que notre cœur, dur et impé-

nitent, soit enfin attaché par les liens de son amour et blessé de ses traits.

III. Approchons-nous du Cœur de Jésus

(R. P. Monsabré).

Il y a quelque temps, je contemplais du haut d'une falaise l'Océan battu par les vents et j'écoutais sa grande voix. Emporté par la rêverie jusqu'au sein des flots, j'interrogeais l'abîme et je lui disais : O mer, tu chantes la gloire de Dieu par les admirables soulèvements de tes vagues ; mais si l'on connaissait les trésors qui se cachent en tes vastes profondeurs !... Et, tout à coup, cette parole du prophète me revint à la mémoire : « L'homme viendra près du Cœur profond et Dieu sera glorifié. » J'oubliais la mer aux grandes eaux pour contempler l'Océan de l'amour, le Cœur de Jésus. Par ses très pures et ses très saintes palpitations, il chante au Seigneur une louange parfaite, et de ses profondeurs sacrées, il envoie à tous ceux qui l'approchent une grâce de transformation dont le but suprême est la gloire de Dieu. Venez chercher cette grâce.

Approchez du Cœur profond vous qui travaillez à acquérir la science, et apprenez que ce n'est point le dernier terme de vos efforts, car toute science est imparfaite et stérile si elle arme l'es-

prit sans féconder le cœur, si, comme dans le Christ, elle n'est couronnée par l'amour.

Approchez du Cœur profond, vous que déshonore le péché, et apprenez à vous repentir. Ce qui vous cache la laideur du mal, ce qui vous tient éloigné de Dieu et vous fait dire : J'ai trop péché pour qu'on me pardonne, l'ignorance et la défaillance se dissiperont, quand vous verrez le Cœur de Jésus meurtri, déchiré, broyé, transpercé à cause de vos crimes.

Approchez-vous du Cœur profond, âmes tièdes dont l'amour est partagé entre Dieu et la créature. Regardez cet abîme plein de respect, d'adoration, de dévouement absolu à la très sainte et très souveraine Majesté de Dieu, et, convaincues qu'on ne peut pas servir deux maîtres à la fois, vous direz avec Jésus : « Il faut que je sois d'abord aux choses de mon Père. »

Approchez du Cœur profond, vous qui souffrez. Voyez dans les blessures de ce Cœur, combien la douleur est nécessaire à l'expiation du péché et changez vos plaintes en un amoureux *fiat !*

IV. De la dévotion au Cœur de Jésus.

(Mgr Dupanloup).

La dévotion au Cœur de Jésus n'est point une dévotion nouvelle, ainsi que l'ont prétendu cer-

tains esprits critiques et railleurs. De tout temps, au contraire, elle a été chère aux saints et aux âmes fidèles. Qui pourrait douter que le disciple bien-aimé, reposant à la Cène sur la poitrine de son divin Maître, n'ait été le premier confident de cette dévotion sainte, n'ait puisé aussi le premier dans ce foyer de charité pour Dieu, le feu sacré dont il embrasa tous les cœurs de l'Église naissante.

Qui peut douter de la dévotion de saint Bernard envers le Sacré Cœur lorsqu'on l'entend s'écrier : « Ah! qu'il est bon d'habiter dans le Cœur de Jésus! Puissé-je y demeurer tous les jours de ma vie! Ce Cœur a été entr'ouvert afin que nous puissions y trouver un asile. Ah! comment Jésus pourrait-il nous témoigner plus clairement son amour? Comment avez-vous pu m'aimer ainsi, ô mon Dieu ! »

« O aimable plaie, s'écrie encore saint Bonaventure, qui fut une des gloires de l'Église de France, de quelle douceur est enivrée l'âme qui, par vous, s'unit au Cœur de Jésus! Les paroles me manquent pour l'exprimer : heureux qui a un cœur pour le sentir! »

« Que le Seigneur est bon, dit à son tour le saint évêque de Genève, que son Cœur est aimable!... demeurons là dans ce saint domicile, que ce Cœur vive toujours dans nos cœurs! »

La piété et la nature sont ici d'accord pour

représenter la dévotion au Sacré Cœur de Jésus comme la plus solide et la plus sublime des dévotions, car enfin, si l'Église décerne un magnifique triomphe au Corps adorable de Jésus-Christ, et déploie en son honneur la pompe des solennités augustes, pourquoi son divin Cœur, c'est-à-dire la portion la plus touchante de son humanité sainte, resterait-elle sans honneur et sans gloire? Si les plaies de Jésus-Christ, ces témoins éloquents de son amour, reçoivent un culte particulier et sont l'objet d'une fête, si la piété des fidèles les honore comme les sources du salut, pourquoi la blessure de son Cœur entr'ouvert, ne trouverait-elle que des indifférents et des ingrats. Enfin, si nous vénérons les épines mêmes dont son front est couronné, les clous qui percèrent ses pieds et ses mains, la croix où il expira, la lance dont fut transpercé son Cœur, pourquoi ce Cœur lui-même oublié, méconnu, demeurerait-il sans adoration, sans hommages? Ici-bas d'ailleurs après une séparation douloureuse, ne s'estime-t-on pas heureux de recueillir le cœur d'un père pour le déposer avec respect sous la garde de la religion et de la piété filiale? Toutes les nations de la terre n'ont-elles pas connu l'usage de conserver le cœur de leurs héros? Qui donc nous accusera de rendre hommage au Cœur de Jésus? Pour nous, n'est-ce pas le cœur d'un père? n'est-ce pas le Cœur d'un Dieu? n'est-ce pas le

Cœur le plus saint, le plus généreux, le plus tendre de tous les cœurs? Quelle dévotion donc plus solide, plus naturelle, plus sainte, et plus excellente que la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus?

V. La Réparation

(R. P. Eymard).

Ce que Notre-Seigneur demande le plus à l'heure actuelle, c'est la réparation, l'expiation : c'est le besoin du temps. Aussi, voyez comme l'Église entre dans cette pensée, satisfait ce besoin : autrefois elle accordait rarement l'exposition du Saint Sacrement, elle semblait être jalouse de ne montrer son divin Époux qu'avec les grandes pompes de la Fête-Dieu, aujourd'hui elle le prodigue. Les crimes, les blasphèmes augmentent contre Lui, elle multiplie les expositions afin de rendre plus d'hommages au divin Cœur, d'attirer les foules à ses pieds, de le manifester glorieusement et de rallier tous les bons chrétiens.

Il faudrait pouvoir connaître les crimes qui sont commis chaque jour contre Notre-Seigneur pour les réparer tous. Quelles que soient l'horreur et l'épouvante de ce tableau, il ne faut pas craindre de le regarder en face, afin de mesurer, s'il se peut, la réparation à l'offense.

Les païens se comptent par millions; l'hérésie,

le schisme détiennent des peuples entiers; la franc-maçonnerie compte des adeptes innombrables sur les deux continents, à tous les degrés de la hiérarchie sociale : ce sont autant d'ennemis de Notre-Seigneur, autant de causes et de sources de péchés sans nombre : réparez pour eux!...

Mais chez les catholiques de profession, quel vaste champ ouvert à la réparation ! D'abord pour la tiédeur, l'engourdissement de la foi; les catholiques sont endormis, ils ne sentent pas le mal, ils n'ont pas de haine pour les principes mauvais. On s'endort, on veut jouir de la vie, ne sortir pour rien de son repos égoïste, on n'a aucune énergie pour protester contre l'iniquité : à part quelques bonnes voix catholiques, la plupart se taisent et laissent insulter le Pape, le sacerdoce, Notre-Seigneur : c'est un grand mal.

Les personnes de piété même succombent à cette maladie de la tiédeur vis-à-vis de Notre-Seigneur : elles dorment, bon nombre d'entre elles ne prennent pas la piété au sérieux, elles n'ont pas une règle de vie fidèlement observée.

Un autre sujet de réparation, et le principal, ce sont les sacrilèges; il s'en commet chaque jour dans les pays catholiques, dans les contrées où la religion est le plus universellement pratiquée. Si Dieu nous les manifestait nous serions épouvantés, nous nous plaindrions à Notre-Sei-

gneur. « Pourquoi supportez-vous cela, ô Victime adorable ? » Et il nous répondrait : « Afin de ménager votre faiblesse, afin de vous montrer mon amour, car pour venir à votre âme que j'aime, j'ai accepté de passer pendant dix-neuf siècles par toutes ces morts, tous ces crucifiements, toutes ces ignominies, tous ces enfers ? »

Ah ! ne réparerons-nous pas ? N'aimerons-nous pas Celui qui nous aime de cet amour incompréhensible.

Réparez pour vous ; c'est bien juste ; n'avez-vous pas des péchés à vous reprocher ? Hélas ! il n'en manque peut-être pas dans votre jeunesse, et depuis : réparez pour toutes les infidélités que vous avez commises envers l'amour ; vous aurez beau faire, vous n'égalerez jamais la réparation à l'offense. Vous avez outragé un amour infini et vous réparez avec un amour grossier et bien mélangé ! Ah ! vous avez besoin de vous appuyer sur un autre : appuyez-vous sur le Cœur de Jésus, sa passion, son sacrifice et sa miséricorde.

Puis réparez pour les fautes qui se commettent, par exemple, à l'heure même de votre adoration, ou pour les fautes commises pendant la nuit précédente ; que votre amour parcoure toutes les plaies que le péché s'efforce de faire au Cœur de Notre-Seigneur. Prenez toutes les mauvaises communions faites dans le mois ou dans l'année ; tantôt les communions tièdes, si fréquentes

dans le monde, une autre fois les communions faites sans préparation ou sans actions de grâces.



MGR DUPANLOUP

Réparez un jour pour les sacrilèges, un autre jour pour les profanations de la sainte Hostie, que les voleurs ou les sectaires maltraitent et outragent avec une rage infernale.

Encore pour l'ingratitude des hommes ou pour une injure spéciale commise dans le lieu saint : en un mot appliquez-vous à ce que Notre-Seigneur, à ce que votre cœur vous inspireront : seulement variez pour animer votre amour et votre zèle.

Enfin pour que votre réparation soit efficace, réparez avec Marie. Qu'a-t-elle fait autre chose pendant toute sa vie ? Son amour était plus souffrant que jouissant, elle a souffert en son Cœur depuis le jour de la Présentation de Jésus au temple jusqu'à sa mort sur le calvaire; elle savait tous les tourments qui l'attendaient, elle connaissait les bourreaux de son Fils. Ah ! quel amour souffrant et compatissant ! Pendant toute sa vie, après comme avant l'Ascension, elle ne savait que demander grâce et miséricorde pour les pécheurs, et sa réparation fut la plus puissante après celle de Jésus, parce que son amour fut le plus grand.

CHAPITRE II

Beaux modèles.

I. Saint Alphonse de Liguori

Saint Alphonse de Liguori peut être considéré comme l'un des plus fervents adorateurs du Cœur de Jésus dans la sainte Eucharistie. Étant jeune homme et passant déjà pour l'un des avocats les plus distingués de Naples, il approchait de la sainte table plusieurs fois par semaine. En outre il allait chaque jour visiter le Saint Sacrement dans l'église où se faisait l'adoration des Quarante Heures, et il n'y restait pas quelques moments, comme le font la plupart des dévots, mais il s'y tenait en prières pendant deux heures entières, édifiant ainsi le peuple et remplissant son propre cœur d'une grande consolation. Qu'il était beau à voir au pied des autels, surtout quand il était décoré des insignes de son rang!... Il achetait lui-même les fleurs qui devaient embellir les autels de l'église de sa paroisse, lorsque le Saint Sacrement y était exposé. Notre séraphin terrestre portait envie, comme il le disait lui-même

dans un de ses cantiques, à ces fleurs qui ont l'heureux destin de pouvoir rester nuit et jour devant leur Créateur.

Le Cœur de Jésus fut touché de ces pieux hommages que lui rendait Alphonse, aussi voulut-il l'en récompenser en le détachant du monde et en l'appelant tout à lui. Un jour, Alphonse perdit une cause très importante. Ce revers fit tant d'impression sur lui qu'il se dit en lui-même : « O monde, j'ai appris à te connaître ; adieu !... Adieu tribunaux, vous ne me verrez plus. » Quelques jours après, le cœur plein d'affliction, il se rend à l'hospice des incurables, espérant trouver dans l'exercice de la charité, un soulagement à sa douleur. Dans le moment où il était le plus occupé du soin des malades, il se voit tout à coup environné d'une grande lumière, toute la maison lui semble ébranlée par une secousse violente, et il entend au fond de son cœur une voix qui lui dit : « Alphonse, abandonne le monde pour te donner entièrement à moi. » Il ne discontinua pas cependant de servir les membres souffrants de Jésus-Christ ; mais voilà qu'au moment où il descend l'escalier de l'hospice, il se voit de nouveau entouré de lumière et il entend une voix céleste qui lui dit clairement et distinctement : « Alphonse, laisse le monde pour te donner à moi ! » Le jeune avocat comprend aussitôt que c'est là une grâce du Cœur de Jésus

qui l'appelle à lui, et il s'écrie : « Mon Dieu, me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira. » Vivement ému et comme hors de lui-même, il se rend dans une église dédiée à la Sainte Vierge et va se prosterner au pied de son autel. Là, pénétré d'une profonde émotion, il fait à Dieu l'offrande de lui-même, renonce au monde, à sa fortune, à sa famille, et, quittant son épée, il la dépose sur l'autel comme un gage de constance.

Le Sacré-Cœur de Jésus, par le P. Saint-Omer.

II. Le vénérable Marcellin Champagnat

Le Vénérable Marcellin Champagnat, très pieux fondateur des Petits-Frères de Marie, donna toute sa vie des marques de la plus tendre dévotion envers le Cœur de Jésus. Sa foi en la présence réelle de N.-S. dans l'Eucharistie était si vive qu'on aurait dit qu'il le voyait face à face ; aussi aimait-il à le visiter pour lui témoigner son amour ardent. Il déplorait amèrement l'oubli dans lequel on laisse Jésus, toujours présent au Saint Sacrement de l'autel. « Rien n'afflige tant le divin Cœur, disait-il, que notre ingratitude pour un tel bienfait et notre indifférence à le visiter. Ah ! si nous savions combien les visites au Saint Sacrement sont profitables, nous serions sans cesse prosternés au pied des autels. » Ses conseils sur ce sujet étaient éminemment pratiques. Il disait

un jour aux membres de sa communauté : « La sainte Messe, la communion, la visite au Saint Sacrement, la divine Eucharistie, en un mot, voilà la source de la grâce, voilà la première et la plus nécessaire de toutes les dévotions, celle qui nous apporte le plus de biens et de consolations. Oh ! que je plains ceux qui ne comprennent pas cette vérité. » Avait-il besoin d'une grâce, soit pour lui-même, soit pour ses religieux, c'est au Cœur de Jésus dans le Saint Sacrement qu'il la demandait. Entendant parler un jour d'un Frère qui endurait de grandes peines intérieures : « Oh ! le bon Frère, s'écria-t-il, je ne monte jamais à l'autel sans le recommander aux saints Cœurs de Jésus et de Marie. »

Un jour, un religieux violemment tenté étant venu demander aide et consolation au Vénérable Fondateur, en reçut le remède suivant : « 1° Offrir et consacrer son cœur à N.-S. tous les jours pendant la sainte Messe, se servant pour cela des litanies du Sacré Cœur et disant après chaque invocation : « Je me consacre à vous ; » 2° renouveler cette offrande et cette consécration après la sainte Communion ; 3° aller souvent, dans les moments libres, à la chapelle demander la bénédiction de Notre-Seigneur. » Ces pratiques eurent leur plein effet et le Frère fut délivré de ses tentations.

Le Vénérable ne séparait jamais dans sa dévo-

tion, Jésus et Marie. Sa devise était : « Tout à Jésus par Marie, tout à Marie pour Jésus ! » « Oh ! que la vertu est facile, s'écriait-il, que les sacrifices qu'elle exige coûtent peu de chose quand on aime Jésus !... Celui qui a une grande dévotion à Marie aura certainement un grand amour pour Jésus. Marie ne retient rien pour elle : quand nous nous consacrons à elle, elle ne nous reçoit que pour nous donner à Jésus, que pour nous remplir de Jésus. »

Peu de jours avant sa mort, il fit son Testament spirituel, sublime expression de sa piété envers Jésus et Marie et de son zèle pour ses chers disciples. En terminant, il leur dit : « Je vous laisse avec confiance dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, en attendant que nous puissions nous réunir tous ensemble dans la bienheureuse éternité. » Sur son lit de mort, il s'écriait : « Ah ! si vous saviez combien il fait bon mourir dans la société de Marie ! »

Il ne cessait de demander à Jésus le grand trésor de l'humilité. A cette fin, il avait composé dans sa jeunesse une oraison qu'il récita toute sa vie. La voici : « Divin Cœur de Jésus, qui par votre profonde humilité, avez combattu et vaincu l'orgueil humain, c'est principalement à vous que j'adresse mes prières : donnez-moi, je vous en conjure, l'humilité ; détruisez en moi l'édifice de l'orgueil, non parce qu'il est insupportable aux

hommes, mais parce qu'il déplaît à votre divin Cœur, et qu'il blesse votre sainteté. Sainte Vierge, ma bonne Mère, demandez pour moi, votre indigne serviteur, demandez au Cœur adorable de Jésus la grâce de me connaître, de me combattre, de me vaincre, et de détruire mon amour-propre et mon orgueil ; je prends à vos pieds la résolution de lui faire une guerre sans relâche. »

III. Un Apôtre du Cœur de Jésus

Religieux de la Compagnie de Jésus, le R. P. Romain Hindérer (1) demanda, peu de temps après son noviciat, à partir pour la Chine. C'est là qu'il exerça son zèle de missionnaire pendant de longues années, c'est là qu'il fut l'apôtre du Sacré Cœur et accomplit par sa protection d'étonnantes merveilles.

Déjà le P. Hindérer s'était donné totalement lui-même au service de ce divin Cœur, mais il ne lui suffisait pas d'avoir fait de son propre cœur un temple vivant consacré au Cœur de son bon Maître, il avait hâte de lui élever des sanctuaires et des autels visibles. Il lui fut donné avant tout autre missionnaire d'ériger une église au Sacré Cœur au centre même de la Chine, dans un des

(1) Le R. P. Romain Hinderer naquit à Reiningen (Alsace), en 1668.

faubourgs de la ville de Hang-Tchéou, capitale du Tché-Kiang, au milieu des temples les plus vantés du paganisme. Ce jour-là, le Cœur de Jésus prenait possession de la Chine et assurait de sa protection les chrétientés existantes, parmi les rudes traverses qu'elles auraient bientôt à essuyer.

En 1722, le P. Hindérer fut nommé Visiteur général : il ne fallait rien moins que le prestige de sa vertu et la fermeté de son caractère pour faire tête à l'orage qui était proche. Dès le commencement de la tempête, il adressa une circulaire à tous les religieux soumis à son autorité, les exhortant à se réfugier par la prière dans la miséricorde de Celui qui était désormais leur unique secours, et bientôt retiré à Macao pour y recevoir les proscrits, il y érigea solennellement la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus. Portugais et Chinois s'enrôlèrent à l'envi sous la bannière de l'association naissante dans l'espoir qu'ils trouveraient, dans leur alliance avec le divin Cœur, ou la cessation de l'épreuve ou la force de souffrir avec fruit. Leur confiance ne fut pas trompée. N. S. alluma dans les néophytes l'enthousiasme réfléchi des anciens martyrs. Des premières victimes de la persécution furent des princes et des princesses du sang impérial. On leur demandait de rendre un hommage extérieur à la religion de l'État et de dissimuler dans les ombres de la vie privée le culte qu'ils avaient embrassé. Tous s'y

refusèrent, tous préférèrent à la liberté et aux honneurs la dégradation et le bannissement. L'un d'eux, chargé d'une chaîne de soixante-dix livres, vit un de ses serviteurs s'approcher pour envelopper d'un linge les anneaux qui touchaient à son corps ; il le repoussa doucement par ces nobles paroles : « As-tu jamais entendu dire que N. S. ait demandé qu'on desserrât ses fers, qu'on les entourât d'un linge pour amortir la douleur? Et pourtant il était le Dieu-Homme, il souffrait pour nous autres pécheurs, tandis que nous, nous ne souffrons que pour nous-mêmes. »

La persécution fut féconde ; si elle fit des apostats, elle suscita de nombreuses conversions. Aussi le P. Hindérer put-il écrire, le 28 juillet 1725 au R. P. Provincial de la Haute-Allemagne : « Si mon espérance ne me trompe, c'est par la grâce du divin Cœur que la mission de Chine, non seulement sera conservée, mais s'élèvera plus haut que jamais. » Un signe mémorable sembla confirmer ces vues prophétiques. Les Jésuites portugais de Pékin avaient dans leur église un autel dédié au Sacré Cœur de Jésus, avec la sainte image peinte par le Frère Castiglone. Un incendie survenu par la négligence des domestiques chinois, ravagea la chapelle. Lorsqu'il fut éteint on retrouva au milieu des ruines l'autel et le tableau intacts. Des copies de ce tableau furent envoyées en Europe et surtout en Portugal où la

pieuse reine Marie-Anne d'Autriche voulut travailler de ses mains avec les dames de sa cour à préparer de nouveaux ornements pour l'autel miraculeusement préservé.

En même temps, le P. Visiteur sillonnait de ses courses gigantesques les provinces chinoises ; il accomplissait un itinéraire de douze cents lieues. Parvenu au terme de ce long voyage, il y trouva la plus douce des récompenses : son humble église du Sacré-Cœur était intacte au milieu des autres sanctuaires dévastés, et même elle demeurait, par une faveur inexplicable, au pouvoir des chrétiens. Aussi, de concert avec le P. Louis Porquet, zélateur non moins fervent de la dévotion au Sacré Cœur, le P. Hindérer s'engagea, par un vœu, à célébrer chaque année, avec toute la solennité possible, la fête du Sacré Cœur dans l'église qui lui était consacrée, s'ils obtenaient de n'être pas séparés de leurs ouailles en danger. Ce vœu fut entendu.

On vit arriver à Hang-Tchéou le premier auteur de la persécution, le prince Mouan-Pao, vice-roi du Tché-Kiang. Le P. Hindérer résolut d'aller trouver cet homme ; il l'étonna par la hardiesse de sa démarche, il sut se concilier sa bienveillance par la loyauté de son langage et la noblesse de son apologie ; il l'avait trouvé hostile au Christianisme, il le laissa bienveillant et presque dévoué. Mouan-Pao recommanda à ses subor-

donnés de protéger en son nom, l'homme étranger ; il fit plus, il sollicita de l'empereur, pour le P. Hindérer, l'autorisation expresse de rester dans sa mission. Il ne survécut pas longtemps à cet acte de justice. A sa mort, qui arriva la même année, il se trouva que la province de Tché-Kiang, soumise à ses ordres, fut le seul point de l'Empire, en dehors de la capitale, où les chrétiens jouissaient de quelque liberté. Le P. Hindérer ne manqua pas d'attribuer ce bienfait au Sacré Cœur. « C'est à ce divin Cœur, disait-il, oui, c'est à Lui, je le reconnais avec une confiance d'enfant, que nous devons de n'avoir vu attaquer par la puissance idolâtre, ni mon église, ni mes chères ouailles, ni moi, leur pasteur. » Aussi, le vœu qu'il avait fait, de concert avec le P. Louis Porquet, fut religieusement accompli.

On pense bien que l'infatigable apôtre mit à profit la tolérance dont il était l'objet. Par la dévotion au Cœur de Jésus, qu'il pratiquait et enseignait, il sut attirer les cœurs de cette nation rebelle, amener beaucoup d'infidèles à la vraie foi et beaucoup de fidèles à une vie plus édifiante. Il obtint un autre triomphe : pendant quinze ans, il avait cherché vainement le moyen de régénérer dans l'eau sainte du baptême, les enfants malades que leurs parents jetaient sur la voie publique ou exposaient le long des fleuves. Ces pères dénaturés voyaient, sans en être émus, ces petits

moribonds foulés aux pieds des passants ou dévorés par les animaux immondes ; mais un chrétien essayait-il de s'approcher de ces pauvres abandonnés, leurs parents entraient dans une fureur que l'esprit mauvais seul pouvait inspirer. Le P. Hindérer renouvela ses instances au Sacré Cœur de Jésus ; et enfin muni de l'autorisation si longtemps désirée, il put librement envoyer au ciel, en un mois et quelques jours, cinquante-six de ces petits anges. Ces premiers succès stimulèrent son ardeur. Il eut l'idée de changer en apôtres toute une légion d'enfants qu'il réunissait. Au sortir de ces réunions où le bon Père avait électrisé leur confiance, ils s'en allaient, intrépides, au milieu des paysans, annonçaient l'Évangile de maison en maison, baptisaient les enfants malades et arrachaient à l'enfer une multitude d'âmes.

Les médecins chrétiens faisaient aussi des prodiges. L'un d'eux se servit si bien de l'influence attachée à sa profession, qu'en une seule année il baptisa plus de 8,000 enfants. On dit qu'un prince du sang, saintement jaloux des succès que remportait ce docteur, étudia la médecine pour se faire baptiseur lui-même ; il excella bientôt dans cette science, et sa réputation s'accrut tellement qu'on réclamait partout le secours de son expérience. Sa qualité de prince lui ouvrait les portes des palais. mais sa charité affectionnait

surtout la demeure des pauvres, qui, confus de son empressement à les servir, se faisaient une joie de répondre à ses avances et s'inscrivaient au nombre des catéchumènes.

L'année 1730 fut des plus désastreuses pour la Chine. L'armée impériale fut battue et anéantie entièrement par les Tartares occidentaux. Des pluies torrentielles inondèrent plusieurs provinces et plus de 400,000 personnes furent submergées. Le 30 septembre de la même année, vers le milieu du jour, Pékin fut ébranlé par un tremblement de terre et plus de 100,000 habitants furent écrasés ou ensevelis vivants, et dans un rayon de trois ou quatre lieues les victimes furent trois fois plus nombreuses. Dans cette immense destruction d'hommes, bien que les chrétiens fussent répandus par milliers dans la masse idolâtre, sept seulement perdirent la vie; tous les autres échappèrent par un prodige à la mort qui les environnait. Les Pères français de la résidence Saint-Sauveur furent sauvés par une attention du Cœur adorable de Jésus. Ce jour-là, leur horloge, toujours réglée avec soin sur le cours du soleil, par les Missionnaires, horlogers de l'empereur, se mit à précipiter invisiblement sa marche, au point de gagner une demi-heure d'avance sur toutes celles de la capitale. C'était juste le temps qu'il fallait aux Pères pour prendre au réfectoire le repas du milieu du jour et se rendre ensuite au

jardin pour la récréation d'usage. A peine étaient-ils réunis que la salle demeurée vide s'écroula tout entière.

L'empereur chinois, épouvanté à la vue de ses trois palais qui, en sa présence, tombèrent comme des châteaux de cartes, reconnut le bras de Dieu qui le frappait ; et se sentant coupable des crimes qui attiraient le courroux céleste sur son peuple, il suspendit la persécution pour un temps et les chrétiens respirèrent un peu. Mais bientôt ce monarque versatile se laissa dominer par les prêtres des idoles et la persécution recommença. De nouveau, les Pères exilés s'adressèrent au Sacré Cœur dont ils développaient le culte. La Congrégation de ce divin Cœur, unie à celle du Saint Sacrement, reçut à Pékin une organisation plus puissante.... Un de ses rameaux, transporté par les Jésuites français de Pékin dans le Hou-Pé septentrional, y forma la réduction du Sacré Cœur, espèce de république chrétienne où fleurirent durant un demi-siècle, les coutumes et les vertus de l'Église primitive.

De son côté, le P. Hindérer, quoique septuagénaire, quittait son exil de Macao, rentrait en Chine par le Yun-Nan, baptisait plus de 1,000 personnes, et en confessait plus de 8,000 dont un grand nombre avait renié la foi. Mais ce fut au prix de bien des dangers dont le Sacré Cœur le tirait toujours sain et sauf. Le 25 août 1735, il

voguait sur le fleuve Yun-Nan, lorsque par la maladresse de ses rameurs, la barque qui le portait fit naufrage. Déjà le Père était suffoqué par l'eau qui pénétrait dans sa poitrine, quand il invoqua le secours du Cœur de Jésus, son refuge ordinaire dans la détresse. Aussitôt, sans savoir comment, il se vit déposé sur le bord plein de santé. Mais il n'échappait à un péril que pour tomber dans un autre. Comment ne pas être reconnu comme Européen? Il couvrit son visage de ses mains et on le prit pour un marchand désespéré d'avoir perdu sa cargaison dans ce naufrage.

La mort de Iong-Tching, survenue inopinément le 8 octobre 1735, rendit encore une fois le calme aux chrétientés secouées par la tourmente. Son fils Kianloung inaugura, par une sorte d'amnistie religieuse, un règne qui devait durer plus de soixante ans. Il est vrai que souvent la politique de son père reprenait le dessus dans l'esprit du jeune monarque, mais souvent un simple Frère coadjuteur, nommé Castiglone, réussissait à calmer ses rigueurs. Le Sacré Cœur, dont ce bon Frère excellait à peindre l'image, était avec lui.

Cependant le P. Hindérer, puisant dans son amour pour Jésus une nouvelle jeunesse, multipliait encore ses courses apostoliques, affrontant tous les périls et n'évitant que par miracle les ennemis qui le cherchaient. Les succès les plus

consolants adoucissaient ses fatigues, le Sacré Cœur restait toujours dans les mains du vieil apôtre l'hameçon divin auquel se prennent les



Les missionnaires recueillaient les enfants que les parents jetaient le long des fleuves. (P. 28).

âmes. Le 13 janvier 1738, un de ses Frères écrivait de Goa en Europe : « Du mois de novembre 1736 au mois d'août 1737, le P. Hindérer a

baptisé 1,234 Chinois dans la province du Chan-si, 411 dans le Hou-pé, entendu près de 10,000 confessions et employé le reste du temps dans le Tché-Kiang, au milieu de la plus grande tranquillité. »

Son amour pour le Sacré Cœur augmentait avec les années, et il excellait à communiquer à ses Frères, les vives ardeurs dont il était consumé. Le divin Cœur luttait avec lui de générosité. Le bon vieillard ne se lassait pas de consigner par écrit les grâces qu'il recevait. Tantôt ce sont des pécheurs endurcis qui se convertissent, tantôt des chrétientés qui, pétrifiées par l'indifférence, reprennent leur ferveur première ; enfin c'est lui-même qui, réduit à l'extrémité, retrouve subitement des forces en se recommandant au Sacré Cœur.

Cependant sa dernière heure ne devait pas tarder à venir. Une fièvre lente avait consumé ce qui restait de force à ce corps exténué, et, il n'était plus possible d'en douter, Dieu allait rappeler à lui son serviteur fidèle. A la première nouvelle du danger, de nombreux chrétiens se réunirent autour de lui. Il reçut, en leur présence, les derniers sacrements de l'Église et s'unit aux prières avec une piété attendrissante. Enfin, le 26 août 1744, vers les trois heures de l'après-midi, son âme alla s'unir pour toujours au Cœur de Jésus qu'il avait tant aimé sur la terre et pour

qui il s'était dévoué avec tant de générosité.

Il fut, sinon le premier, du moins le plus heureux prédicateur de cette sainte dévotion dans tout l'Empire chinois; il bénéficia des magnifiques promesses du Sacré Cœur et en particulier de celle-ci : « Je bénirai toutes leurs entreprises. »

IV. Marceau

Le capitaine Marceau, né en 1806, à Châteaudun fut d'abord un débauché et un scandaleux, on pouvait l'appeler avec un de ses amis, Satan en personne sur la terre. Revenu à Dieu, il disait : « Mes amis, j'ai été sans foi comme vous, nul n'a plus détesté que moi le christianisme ; mais je dois lui rendre cette justice, tant que je n'ai pas été chrétien, j'ai été profondément malheureux. Je n'ai pas vécu jusque-là, non ce n'était pas vivre, je m'agitais, ou plutôt mes passions me poussaient, me tiraient, m'entraînaient, mais je ne vivais pas. Non je n'étais pas un homme, j'étais une machine. »

Marceau aimait la vérité. Au fond, il avait une âme droite et même une grande âme. Un ami l'ayant engagé a étudier cette religion qu'il blasphémait tant, il accepte un livre. Un officier, bon chrétien et son ami, remarquant ce traité, lui dit étonné : « Vous étudiez-donc la religion ?... Que

pensez-vous de cet ouvrage ? — Il est bien. — Alors vous êtes des nôtres ? » A ces mots, Marceau rougit.... Comment, repartit l'officier vous agiriez ainsi ? Mais ce serait une lâcheté. Ce que vous avez lu est vrai ou faux, si c'est vrai, vous devez vous rendre. Ici l'indifférence serait un crime contre la raison, la question est trop importante pour qu'on la méprise. » Quelques jours après, Marceau dit à son ami : « J'ai lu, j'ai réfléchi et je crois : je suis converti. — Mais il ne suffit pas de croire, dit l'officier, il faut pratiquer, prier, se convaincre. » Hélas ! Marceau avait oublié ses prières, même le *Pater* et l'*Ave Maria*. Il se mit à les apprendre et à les réciter. Plus tard lorsqu'on lui demandait comment il s'était converti, il répondait : « J'ai lu, j'ai prié, le ciel a fait le reste. » Le grand pas à franchir, c'était la confession. Marceau à genoux sur le sol, attendit son tour pendant deux heures. « Pourquoi, lui dit le confesseur, ne m'avez-vous pas fait avertir ? — Mon Père, répondit le capitaine, il y a 18 ans que Dieu m'attend avec patience, je pouvais bien attendre deux heures. » Voici comment le nouveau converti rend compte de sa communion. « Lorsque je me vis au pied de l'autel, une pensée vint agiter mon âme : Crois-je à la présence réelle ?.. Mais je méprisais la tentation. Puis le prêtre me présentant la sainte hostie, je me mis à trembler d'émotion et de respect et je reçus avec une véritable foi le corps de

oter divin Sauveur. Comme je me plaignais à Marie de ne pas sentir un amour assez vif pour son divin Fils, je sentis tout à coup mon cœur se dilater et des larmes de reconnaissance couler de mes yeux. En ce moment, je vis clairement la vie éternelle. » Dès lors sans craindre les sarcasmes de ses camarades, Marceau accomplit ses devoirs religieux en uniforme. A genoux au milieu de pauvres femmes, prosterné comme un ange adorateur, profondément recueilli, il passait des heures entières devant le Saint Sacrement. Souvent des hommes sans religion le suivaient dans le lieu saint pour l'épier et le tourner en ridicule, mais il disait : « J'ai été comme eux, que ne peuvent-ils être bientôt comme moi ! » On lui demandait comment il avait pu vaincre le respect humain : « C'est répondit-il, par l'usage de la communion fréquente. » Un jour, il alla en uniforme recevoir l'Eucharistie dans une chapelle, et à l'endroit même où il avait autrefois outragé Notre-Seigneur. Son but en agissant ainsi était d'offrir au Cœur de Jésus une communion réparatrice. « C'est là même, disait-il transpercé de douleur et d'amour, c'est là même que je l'ai offensé, qu'il est assez bon de se donner à moi ! » On le critiquait de ce qu'il assistait chaque jour à la messe et de ce qu'il communiait dans la semaine. « J'ai blasphémé et outragé Jésus-Christ disait-il, n'est-il pas bien juste de lui faire amende

honorable ? » Au fort même de l'hiver, il faisait de onze heures à minuit, l'Heure Sainte en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. On l'a vu, durant une indisposition, qui lui ôtait ses forces, lutter contre le mal et se lever pour offrir au Cœur de Jésus cet hommage accoutumé. Il ne cessait d'être l'âme de l'Adoration nocturne qu'il avait puissamment contribué à établir.

« Il ne suffit pas de parler chrétiennement, il faut encore agir chrétiennement, » disait ce grand ami du Cœur de Jésus. Lorsqu'il eut le bonheur de convertir sa mère, il lui recommanda instamment l'assistance à la sainte messe, *lors même que cela la gênerait beaucoup*, et la visite au Saint Sacrement. « Jésus-Christ, lui disait-il, est présent sur nos autels, il attend nos prières, et nous le délaisserions ? »

Un jour ses amis lui dirent : » Nous ne savons comment tu fais, Marceau, ton équipage est toujours content, quelles que soient les corvées qu'on lui commande, et nos matelots se plaignent, crient, sont en fureur, nous ne pouvons les dompter. — Messieurs, dit Marceau, je vais vous donner mon procédé : quand je vois mes hommes mécontents, je vais passer une heure ou deux devant le Saint Sacrement à leur intention et alors tout va à merveille. » Quelqu'un lui témoignait sa surprise de la grande douceur qu'il avait montrée dans un conflit entre officiers : « Pourquoi

vous étonner, dit-il j'ai communié ce matin!... » Un jour, un ami lui exprimait la crainte qu'il avait de communier parce qu'il manquait de ferveur. « Et moi, répondit le commandant, c'est parce que je suis un misérable que je communie si souvent, j'ai besoin d'un remède quotidien pour me soutenir. » En 1851, lorsqu'il fut atteint de la maladie dont il mourut, il voulut aller recommander ses pieux projets au sanctuaire béni du Cœur de Jésus à Paray-le-Monial. — La Sœur qui lui rendit les derniers services disait : « Jamais nous n'avons trouvé un modèle plus parfait de toutes les vertus. »

Qui pourrait désespérer en voyant Marceau, le libre-penseur, devenir saint! En lui s'est vérifiée la belle parole de saint François de Sales : « Une seule âme fervente rend plus de gloire à Dieu que mille chrétiens négligents et tièdes. »

V. Un berger devenu martyr

Un jeune enfant de huit à neuf ans, tout en paissant sa chèvre sur un coteau de Saint-Loup, au diocèse de Poitiers, s'amusait à parcourir les Annales de la Propagation de la foi. Un jour qu'il lisait le récit des souffrances et de la mort du vénérable Charles Cornay, il s'écria : « Et moi aussi je veux aller au Tong-King, et moi aussi je

veux être martyr ! » Quelque temps après, causant avec son père, il fit tout à coup cette réflexion : « Mon père, combien peut valoir ce pré ? — Je ne sais pas au juste, dit le père, mais pourquoi ? — Ah ! si vous pouviez me le donner, je le vendrais pour faire mes études. » L'enfant qui parlait ainsi est un illustre martyr du Tong-King où il a été décapité en 1861. Son nom est Théophane Vénard. En lisant sa correspondance il est impossible de ne pas voir en lui la plus tendre dévotion envers les saints Cœurs de Jésus et de Marie ? Du séminaire des Missions étrangères, il écrivait à ses parents : « Qu'importe la distance qui nous sépare puisque nous sommes réunis dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie ? Au ciel, le rendez-vous, que personne n'y manque. Dieu nous a donné un même cœur, disait-il à sa sœur, nous sommes nés pour être unis, ne faire qu'une seule âme au ciel, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie. Et ne vois-tu pas que si la distance nous sépare, c'est qu'elle veut nous réunir ? » A son frère Eusèbe, il écrivait : « Dépose souvent la pensée de ton avenir dans le Sacré Cœur de Jésus, le Dieu fait homme et pendant un temps jeune homme, car Jésus-Christ est le Dieu enfant, le Dieu jeune homme, le Dieu de tous les âges. » Sa sœur lui ayant fait part du désir qu'elle avait de s'engager au service de Jésus-Christ sous la bannière de la virginité tout

en restant dans le monde, Théophane s'en réjouit : « Que tes désirs soient accomplis, lui écrivait-il, célèbre tes noces, donne ton cœur et ta vie, revêts-toi de la robe nuptiale, mets un anneau à ton doigt, prends un nom nouveau. Je te salue, vierge épouse du Christ-Jésus ! Vienne le jour où je saurai que ma bien-aimée sœur fait partie du chœur des Vierges dont Marie Immaculée est la reine ! « Sa sœur ayant fait sa consécration au Seigneur, le missionnaire lui fit parvenir ce billet : « Je te félicite, mais souviens-toi que ton premier devoir est dans la famille, pour la famille. Douceur, humilité dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie ! » Quelles sont tendres les paroles qu'il écrivait de Hong-Kong à son frère : « Mon cher frère, je mets mon cœur dans le tien, tu mets ton cœur dans le mien, nous nous mettons tous deux dans les saints cœurs de Jésus et de Marie, et ainsi nous sommes frères inséparables à la vie, à la mort, ici bas et dans l'éternité ! » Théophane Vénard fut atteint en Chine d'une grave maladie de poumons, les remèdes étant sans effet, il fit une neuvaine au Cœur de Jésus et en obtint sa guérison. Il ne cessait de répéter la prière : « Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre. » Il s'en était fait une habitude, aussi quelle douceur montra-t-il dans les fers !... « Je baise, dit-il, cette jolie chaîne de fer, vrai bien

d'esclavage de Jésus et de Marie, que je n'échangerais pas pour son pesant d'or. » Le mandarin lui ayant demandé s'il n'avait aucune rancune contre celui qui l'avait pris. « Aucune, répondit Vénard, la religion chrétienne nous apprend à aimer ceux qui nous haïssent. — Foulez la croix, dit le mandarin, et vous ne serez pas mis à mort. — Quoi, répliqua le martyr, j'ai prêché la religion de la croix, et vous voulez que je l'abjure ! loin de moi une telle apostasie. » — « Mon exil va finir, écrivait-il à ses parents, je touche le sol de la vraie patrie, la terre s'enfuit, le ciel s'entr'ouvre. Je ne regrette pas la vie de ce monde. mon cœur a soif des eaux de la vie éternelle. »

P. Saint-Omer. — *Mois du Sacré Cœur.*

CHAPITRE III

Bénédictions du Cœur de Jésus : Grâces temporelles.

I. Une illusion dans la pratique de la dévotion au Sacré Cœur

Beaucoup de personnes, bien intentionnées d'ailieurs, semblent croire que la dévotion au Cœur de Jésus doit avoir pour résultat principal d'adoucir les aspérités de la vie, d'en faire disparaître les peines, de procurer des consolations spirituelles et même des joies temporelles. De là, des étonnements profonds, des découragements et presque des commencements de murmures, quand les prières adressées avec persévérance au divin Cœur pour obtenir des faveurs temporelles ne sont pas exaucées. Sans doute, Notre-Seigneur dans sa miséricordieuse bonté et dans sa condescendance pour notre faiblesse, a voulu attacher toutes sortes de grâces, même des bienfaits temporels, aux prières adressées à son Cœur sacré ; mais il veut, ainsi que nous le voyions

dans les révélations faites à la Bienheureuse Marguerite-Marie, que le fruit principal cherché dans la pratique de la dévotion à son divin Cœur, soit *son amour* et la *réparation*.

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé ! » dit-il à celle qu'Il appela lui-même la disciple bien aimée de son Cœur, et il ajouta : « Toi, du moins, donne-moi cette consolation de suppléer par ton amour à l'ingratitude des hommes. » Toutes les autres grâces ne doivent être à nos yeux, que ce qu'elles sont dans les desseins du Sacré Cœur de Jésus : des moyens pour nous conduire à son amour et à la réparation. Nous ne devons donc les demander que conditionnellement, en sorte que, si elles doivent être inutiles et surtout nuisibles à notre sanctification et à nos progrès dans l'amour divin, nous devons y renoncer. C'est du reste la conduite suivie par le Sacré Cœur à l'égard des âmes qu'il aime d'un amour de prédilection. Il leur refuse certaines faveurs temporelles, et parfois il substitue aux biens demandés des épreuves, qui, en faisant souffrir ses amis, ont pour effet de les détacher des biens fugitifs et périssables de ce monde et de les attacher à Lui par un amour généreux.

Examinez, Enfant du Sacré Cœur, si vous ne seriez pas tombé dans cet écueil dangereux. Désormais dans la pratique de la dévotion au Cœur

de Jésus, proposez-vous, avant tout, d'aimer ce divin Cœur et de réparer les outrages qu'il reçoit. Aimez et réparez par le soin le plus attentif à fuir ce qui peut le contrister, c'est-à-dire le péché et à faire tout ce qui peut lui plaire, surtout les sacrifices. Le reste vous sera donné par surcroît, Il l'a promis. Cette dévotion généreuse et forte est seule capable de renouveler la société.

II. La peste de Marseille

En 1720, la peste, arrivée d'Orient, s'était abattue sur la ville de Marseille et y avait déjà moissonné 40.000 personnes.

Un silence de mort planait dans les rues et les places publiques étaient encombrées de cadavres. Vainement on eut recours aux prières et aux pénitences. Rien n'avait pu désarmer la colère du Ciel, lorsque l'évêque de Marseille, Mgr de Belzunce, reçut une inspiration céleste. Elle lui vint d'une religieuse de la Visitation, la Mère Anne Madeleine de Rémusat auprès de laquelle il venait souvent réchauffer son cœur, enflammer son courage et qui ne cessait de l'exhorter à mettre tout son espoir dans le Cœur adorable de Jésus. Disons en passant que cette digne héritière de l'esprit de la Bienheureuse Marguerite-Marie, paraît avoir été la première à mettre en usage comme préservatif contre la peste et tous les

fléaux, le scapulaire du Sacré Cœur connu sous le nom de *sauvegarde* et devenu si cher à la piété chrétienne.

Un jour donc, le 2 novembre 1720, comme un autre Barromée, Belzunce sortit de son palais accompagné de tous les prêtres et de toutes les âmes saintes, pieds nus, la corde au cou, la croix entre les bras, et quand il fut arrivé sur le cours qui garde encore son nom, il s'agenouilla. Là, au milieu d'un silence qui n'était interrompu que par les sanglots et les gémissements de l'assemblée, il prononça d'une voix émue l'amende honorable et la consécration au Cœur de Jésus. Dès ce moment, la peste cessa avec un tel enchantement qu'il n'y eut plus à partir de ce jour aucun cas de mort, par la peste, à Marseille.

Mais comme le corps de ville n'avait pas voulu s'associer à cette démonstration, deux ans après le fléau reparut. Il fallut bien se rendre et reconnaître la main divine. Alors fut émis en l'honneur du Sacré Cœur, un vœu solennel, dont nous reproduisons ici le texte :

« Aujourd'hui, 28 mai 1722, nous... consuls de la ville de Marseille, nous étant assemblés en conseil de ville, en présence de M. le marquis de Pilles, notre gouverneur; lecture faite de la lettre que Mgr l'Évêque nous a adressée, avons résolu d'un consentement unanime de faire à Dieu, entre

les mains du dit Seigneur évêque, un vœu stable et irrévocable par lequel nous nous obligerons, nous et nos successeurs à perpétuité : d'aller, chaque année, le jour de la fête du Sacré Cœur de Jésus, assister à la messe dans l'église du premier monastère de la Visitation, d'y recevoir le saint sacrement de l'Eucharistie et d'y offrir un cierge de quatre livres pour l'expiation des péchés commis dans la ville, lequel cierge brûlera ce jour-là devant le Saint-Sacrement. De plus nous prierons Mgr l'Évêque d'indiquer une procession solennelle de tous les ordres, qu'on fera ce jour-là à perpétuité, à l'heure des vêpres et à laquelle nous serons obligés de nous trouver.

» Fait à Marseille, le jour et an ci-dessus. »

Jusqu'à la Révolution tout s'accomplit exactement comme on l'avait voué, et Marseille sans cesse exposée par son commerce avec l'Orient, au redoutable fléau, n'en ressentit plus aucune atteinte. Au sortir de la tourmente, la chaîne de la pieuse tradition a été renouée et encore aujourd'hui l'absence des pompes officielles n'empêche nullement la foi marseillaise de rendre tous les ans au Cœur de Jésus de publiques et touchantes actions de grâces.

R. P. Alet. — *La France et le Sacré Cœur.*

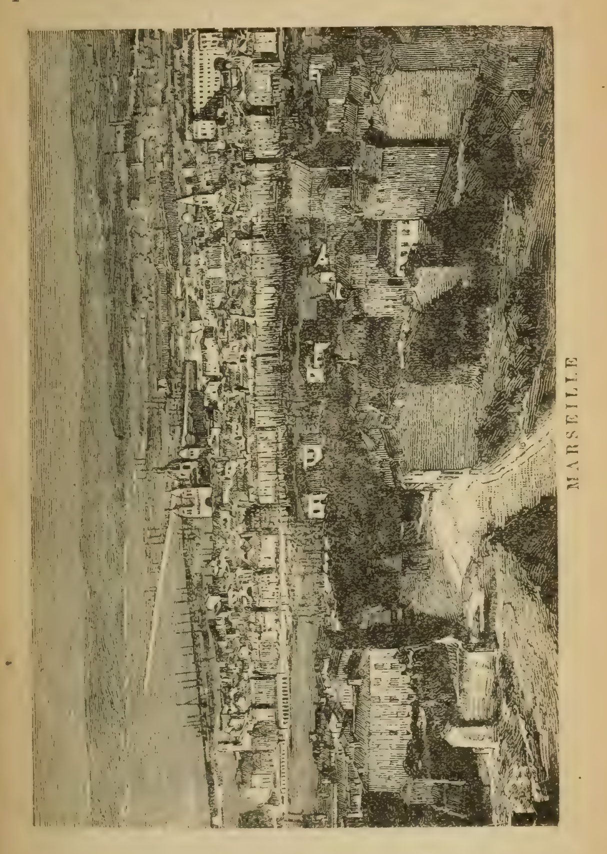
III. Guérison du R. P. de Gallifet

Le R. P. de Gallifet nous raconte lui-même comment il fut appelé à propager la dévotion au Cœur de Jésus :

« L'an 1680, au sortir de mon noviciat, dit-il, j'eus le bonheur de tomber sous la direction spirituelle du P. de la Colombière (1). C'est de ce serviteur de Dieu que je reçus les premières instructions touchant le Sacré Cœur de Jésus-Christ, et je commençais dès lors à l'estimer et à m'y affectionner. A la fin de mes études de théologie je fus envoyé dans la maison Saint-Joseph, à Lyon. Là, en servant les malades à l'hôpital, j'y pris une fièvre maligne qui me réduisit en peu de jours à la dernière extrémité. Je fus abandonné des médecins, et au sixième ou septième jour, ils jugèrent ma mort si certaine et si prochaine que, dans la crainte qu'on n'eût pas le temps de m'administrer l'Extrême-Onction on ne crut pas devoir attendre, pour avoir les saintes huiles, le retour du sacristain qui était sorti, mais on courut précipitamment au monastère le plus voisin pour les prendre. Peu d'heures après, je perdis connaissance et le sentiment, je tombai dans l'agonie, et on attendait de moment en moment que je ren-

(1) Le P. de la Colombière a été déclaré Vénérable.

disse le dernier soupir. Ma vie étant ainsi déses-pérée, un de mes amis, que nous regardions comme



MARSEILLE

un saint, se sentit inspiré d'aller devant le Saint Sacrement et d'y faire un vœu pour ma guérison.

Il promit à Jésus-Christ que, s'il lui plaisait de me conserver la vie, je l'emploierais tout entière à la gloire de son Sacré-Cœur; sa prière fut exaucée : je guéris au grand étonnement du médecin. J'ignorais le vœu que l'on avait fait à mon insu; mais le danger passé, il me fut donné par écrit. Je le ratifiai de tout mon cœur et je me regardai dès lors comme un homme dévoué, par un choix marqué de la Providence, au Cœur adorable de mon divin Maître. Tout ce qui regardait sa gloire me devint précieux et j'en fis l'objet de mon zèle. »

P. de Gallifet. — *De la dévotion au Cœur de Jésus.*

IV. Une guérison obtenue a Paray-le-Monial

Une religieuse de la Visitation nous envoie le récit suivant bien propre à ranimer la confiance envers le Cœur de Jésus :

« Veuillez me permettre de vous faire un petit aveu. J'ai toujours eu sur la conscience d'avoir gardé le secret d'une faveur miraculeuse que j'ai reçue du Sacré Cœur à l'âge de dix-sept ans. Je vais vous la communiquer tout simplement, si vous jugez à propos de la publier pour la gloire du divin Cœur, je vous laisse libre.

Le Sacré Cœur, je dois le dire, me combla de

grâces à chacun de mes pèlerinages à Paray, soit par Lui, soit par l'entremise de notre chère Bienheureuse. Je ne dirai pas ici toutes les faveurs intimes, tous leurs appels pour ma vocation de Fille de la Visitation, je veux simplement raconter la grâce miraculeuse dont je fus l'objet.

Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, je fus extrêmement délicate de la poitrine, je m'enrhumais constamment et ces rhumes se terminaient toujours par une bronchite ou par une pleurésie, une laryngite. A dix-sept ans, je fus très malade de l'une de ces misérables pleurésies dont j'étais si souvent menacée. Je passais ma convalescence chez mes grands parents, dans le Mâconnais. Je paraissais remise quand un beau jour je me sentis reprise plus fort que jamais : toux, extinction de voix, oppression de poitrine, fièvre, tout revint. Sur ces entrefaites, maman qui ignorait ma rechute écrit à ma grand'mère qu'elle nous arrivait pour nous emmener à Paray, elle et moi. La perspective d'un pèlerinage à Paray était bien douce pour mon cœur, mais dans l'état de fatigue où j'étais, un voyage était-il prudent? Et puis, maman en me voyant fatiguée (elle l'ignorait) ne voudrait pas m'emmener. Telles étaient les réflexions que je faisais. Je désirais tant aller à Paray que je résolus d'user d'une petite supercherie pour atteindre mon but : je cacherais à maman mon état de fatigue.

Maman arriva; je l'évitais pour qu'elle ne m'entendit pas tousser, ni parler. Après quelques heures passées chez mes grands parents, nous partîmes tous pour Paray-le-Monial. Une fois dans le train, je ne pus plus cacher à maman mon état de fatigue. Ma bonne mère alors me gronda de lui avoir dissimulé que j'étais malade. Elle comprit l'imprudence, me trouvant à la veille d'avoir une mauvaise pleurésie. « Mais maman, disais-je, nous allons à Paray, il n'y a rien à craindre. »

Nous arrivons au cher Paray, j'étais très souffrante. Nous allâmes au béni sanctuaire. Je représentais mon état au divin Cœur : « Mon Jésus, lui disai-je, voyez dans quel état j'ai la poitrine.... Si vous ne guérissez pas ma poitrine je ne pourrai jamais être religieuse... » La nuit se passe, je tousse toute la nuit ; maman était très inquiète.... Je vais à la sainte messe et communie au cher sanctuaire. Pendant mon action de grâces je redis ma prière au divin Cœur : « Mon Sauveur, guérissez ma poitrine pour que je puisse être religieuse. »

Nous quittâmes Paray dans la journée. Je me souviens encore qu'en allant de la chapelle à la gare je me sentais toute ressuscitée. Je ne toussais plus, j'avais retrouvé la voix, le divin Cœur m'avait guérie. Voilà vingt ans que j'ai reçu cette grâce, depuis je n'ai jamais eu un rhume sérieux.

Naturellement je ne sais plus ce que c'est que les bronchites, pleurésies, laryngites.

D. S. B. (*Le Pèlerin de Paray-le-Monial.*)

V. Merveilleuse protection du Sacré Cœur

Le 6 septembre 1889, une cartoucherie fit explosion en Belgique et causa la mort instantanée d'un grand nombre d'ouvriers. Parmi les hommes occupés à cette cartoucherie se trouvait un catholique allemand très dévot aux divins Cœurs de Jésus et de Marie. Ce jour-là, vers les deux heures du soir, il était occupé en plein air à compter les barils vides, quand tout à coup retentit une immense détonation accompagnée de flots de vapeur et de torrents de flammes. Notre ouvrier fut projeté en terre et voici le drame qui se passa. Nous en extrayons le tableau d'une lettre écrite d'Anvers par l'ouvrier lui-même, à un Père de la Compagnie de Jésus.

« La terre, raconte l'ouvrier, tremblait terriblement : je tombai à la renverse avec tant de violence que je me démis le bras gauche. Quand l'incendie atteignit les cartouches, dont le nombre est évalué à quarante-cinq millions, ce fut un vacarme, un fracas impossible à décrire, et je fus persuadé que ma dernière heure était venue. Je voulais

me relever et voir si je pouvais encore me sauver, quand j'entendis une voix, et cela clairement et distinctement, me dire par deux fois : « Reste couché ! » Si je m'étais relevé, j'aurais été mis en pièces par les cartouches, car elles passaient au-dessus de moi. Je ne pensai plus qu'à me préparer à la mort qui me semblait inévitable. Alors pour la seconde fois, une voix me dit avec une douceur infinie : « Ne sais-tu donc pas que ceux qui honorent le Sacré Cœur, gagnent, à l'heure de la mort une indulgence plénière, s'ils invoquent le Nom de Jésus ? »

J'obéis et criai sept ou huit fois : « Jésus ! mon Jésus ! » Et plus j'invoquai ce saint Nom, plus ma confiance augmentait. Je m'abandonnai à la très sainte volonté de Dieu ; et, bien que tout fit rage autour de moi, comme si l'enfer eût été déchaîné, bien que j'entendisse un nombre incalculable de cartouches passer près de mes oreilles, je demeurai tranquille et couché ; je n'avais pas en effet à redouter la mort, et rien de mal ne pouvait m'arriver.

Lorsque, enfin, le calme se fit, je me relevai ; mais quel spectacle s'offrit à moi ! Tout était détruit, brûlé, je n'apercevais que ruines et débris, et moi j'étais sauvé ! Je vis clairement dans cette catastrophe une punition de Dieu ; car ceux qui en ont été victimes avaient une très mauvaise réputation. Quant à moi, combien je me sentis

poussé à la reconnaissance envers le Sacré Cœur qui m'avait si magnifiquement montré sa bonté infinie ! Je ne puis jamais l'oublier, et je ne l'oublierai jamais ; autrement je serai l'homme le plus ingrat du monde.

Cependant, je me mis à rechercher nos gens ; je voulais leur venir en aide. Mais je vis bientôt que je pouvais pas porter secours, car mon bras était démis, le sang coulait de plusieurs blessures que j'avais reçues à la tête, mes genoux commençaient à trembler et les forces m'abandonnaient ; je résolus donc de rentrer chez moi. Je pris un habit, un chapeau, une paire de sabots que je trouvais là, parce que mes habits calcinés tombaient de dessus mon corps et je revins au logis. Vous pouvez imaginer la joie de ma femme en me revoyant ; car avant mon retour à la maison on portait déjà à l'hôpital des morts et des blessés ; ma femme les voyant passer se figurait que j'étais du nombre des morts ou des mourants. Le Sacré Cœur de Jésus m'avait sauvé.

Avant de finir permettez-moi de vous dire une chose qui peut servir à mieux faire comprendre ce qui précède. J'appris du R. P. Lambertz à honorer le Sacré Cœur, en l'honneur duquel j'ai toujours fait depuis sept ans, la sainte Communion le premier vendredi du mois. Je n'y ai manqué, durant ce temps, qu'une seule fois ; c'était

un vendredi-saint, jour où on ne donne pas la sainte Communion.

Le jour de l'explosion était le premier vendredi de septembre 1889. En ce jour le Seigneur m'a magnifiquement récompensé du peu que j'avais fait pour honorer son divin Cœur. Puisse le bon Dieu m'accorder encore la grâce de la persévérance finale!

Je termine par un trait où l'on voit le terrible châtiment de ceux qui insultent Dieu. Peu de temps avant la catastrophe deux de nos ouvriers parlaient de l'enfer. L'un d'eux qui mangeait toujours la viande le vendredi et particulièrement le vendredi-saint, tandis que les autres jours il se contentait de pain et de beurre, se mit à dire : « Si tout ce que les prêtres veulent faire croire aux imbéciles est vrai, qu'on est damné pour l'ivresse, le jurement et autres bêtises semblables, l'enfer est beaucoup trop petit et doit être agrandi. » L'autre riait de cette plaisanterie et abondait dans le même sens. Lorsque après l'explosion, je cherchai nos hommes, je trouvai ce dernier étendu mort dans le réservoir. L'expression du ricanement était encore sur ses traits ; la mort a donc dû être instantanée. Je voulus le retirer et le saisir par la tête, mais mes mains s'enfoncèrent dans sa cervelle ; le crâne avait été entièrement brisé. Quant à celui qui avait fait l'affreuse plaisanterie, nous le trouvâmes quelques jours après

absolument réduit en cendres, nous le reconnûmes au fermoir de son porte-monnaie ; il a dû avoir une mort terrible et être brûlé vif.

Je serais très heureux que ces lignes puissent vous servir à favoriser le culte en l'honneur du Sacré Cœur qui est, à mon avis, la plus belle de toutes les dévotions. Ayez la bonté de faire connaître ces faits non à cause de moi, mais à l'honneur du Sacré Cœur, qui n'abandonne certainement jamais ceux qui l'honorent.

CHAPITRE IV

Bénédictions du Cœur de Jésus : Grâces spirituelles.

I. Le Cœur de Jésus est ma consolation

Depuis plusieurs années, rapporte une personne du monde, le bon Dieu, m'avait mise à l'école de la croix. Coup sur coup les adversités étaient fondues sur moi, et m'avaient tellement accablée que j'en étais devenue malade. Il me semblait que j'étais abandonnée de Dieu, et je tombai dans une sorte de désespoir. Un pieux opuscule sur le Sacré Cœur fut l'instrument providentiel qui me tira de cette extrême détresse. En lisant ces pages, je sentis mon courage renaître soudain et je me repris à espérer ; je commençai aussitôt une neuvaine au Cœur de Jésus. O bonté divine ! à la fin de la neuvaine, j'avais trouvé le reméde à toutes mes angoisses, j'étais parfaitement consolé et je voyais s'accomplir en moi cette promesse : « Je les consolerai dans toutes leurs peines. »

II. Une conquête du Sacré Cœur

Le récit suivant est extrait d'une notice nécrologique sur M. Eugène Tissot, publiée par le *Pèlerin de Paray*.

M. Eugène Tissot, raconte quelqu'un qui l'a connu intimément, appartenait à une famille très chrétienne de la Haute-Savoie, Mais éloignée d'elle de bonne heure, d'abord par ses études à l'Université de Turin et à Paris, puis par sa carrière qui le retint longtemps en Egypte, au percement de l'isthme de Suez et au Ministère des travaux publics du Caire, il n'avait pas conservé toutes les pratiques religieuses de sa première éducation. Ses recherches scientifiques qui le passionnaient, son commerce avec des savants incrédules ou sceptiques, l'avaient imbu de bien des préjugés. S'il n'avait pas perdu ses croyances ni abandonné les devoirs essentiels de sa religion, il n'était, hélas ! rien moins que pieux, quand les événements le ramenèrent en Savoie. A cette époque le diocèse d'Annecy organisait un grand pèlerinage à Paray-le-Monial, pour y célébrer le deuxième centenaire des apparitions du divin Cœur (16 juin 1875).

Je proposai à Eugène, non point d'y prendre part, — il neme paraissait guère mûr pour de telles manifestations, — mais de m'accompagner dans

le voyage que je devais faire à Paray, deux jours avant les pèlerins, afin de leur préparer des logements. Il y consentit dans l'intention de visiter le Creusot. Nous fîmes halte dans la chapelle bénie de l'Apparition. Là, laissant Eugène contempler les ornements du sanctuaire et la châsse de la Bienheureuse, je lui donnai rendez-vous en ville et me rendis à la sacristie où, durant plus d'une heure, je dus régler les heures des messes des prêtres de notre pèlerinage. Quand j'eus fini, je trouvai Eugène dans le sanctuaire, à la place où je l'avais quitté. Je fis une prière, il sortit avec moi, et sur le seuil de la porte, il me dit dans le langage qui alors lui était familier.

« Qu'on est bien dans cette boîte ! »

Peu d'instants après, il me demanda de lui indiquer la résidence des Pères Jésuites et nous nous séparâmes. Le lendemain j'allais à Mâcon à la rencontre de nos huit cents pèlerins et je revins avec eux. Eugène Tissot nous attendait sur le trottoir de la gare, et j'éprouvais un vif sentiment de joie et de surprise en voyant sur sa poitrine l'emblème du Sacré Cœur et de la B. Marguerite-Marie.

A dater de ce jour, Eugène fut transformé. Il voulut faire une retraite avec le livre des Exercices de Saint Ignace. Mais quand il en eut médité le célèbre Fondement, il s'y arrêta et passa plusieurs jours à s'en nourrir, sans vouloir d'autres

sujet d'oraison. Son esprit logique, mathématicien, trouva là de quoi orienter et affermir à tout jamais sa vie. Peu à peu, il se mit à toutes les pratiques de piété et de mortification, compatibles à ses devoirs d'état. La communion des neuf premiers vendredis l'affama de la divine Eucharistie : « Pourquoi, disait-il, ne communier qu'une fois le mois, quand on peut le faire plus souvent ? » Et il arriva bientôt à recevoir son Dieu presque *tous les jours* et à ne vivre que de foi.

Cette ferveur, loin de le rendre austère, l'épanouit toujours davantage ; elle donnait même à sa piété un je ne sais quoi d'affable et de salésien qui charmait. Avec sa pieuse femme au milieu de sept enfants, il savait conserver l'union et la joie, sans faiblir dans les devoirs de l'éducation. Il avait surtout horreur des manquements à la charité, ne s'en permettait jamais et les réprimait promptement chez les personnes auprès desquelles il s'y croyait autorisé.

Il ne manquait aucune occasion d'exercer l'apostolat de la prière, mais aussi de la parole et de l'exemple, surtout à l'égard des amis qu'il avait connus lorsqu'il était moins chrétien. Il caressa longtemps le projet de faire prêcher une mission au Caire ; mais il ne put le réaliser. Plus heureux à Annecy, il eut la principale initiative de la mission qui vient de s'y donner avec les fruits les plus consolants. Il en suivit assidûment

les exercices, prit part à la Communion générale de clôture, le jour de Pâques, assista à la bénédiction papale, et présida le soir, comme de coutume, sans paraître fatigué le moins du monde, la prière de famille. Le lendemain matin, lundi, 18 avril 1892 on le trouvait mort dans son lit.

La voix publique l'appelait un saint. Je crois pouvoir dire, en terminant, que s'il mérite ce nom, toute la gloire en revient au Cœur de Jésus, vainqueur à Paray.

III. Le Cœur de Jésus et la tiédeur

Ce n'est pas en vain que Notre-Seigneur a proposé la dévotion à son divin Cœur, comme le suprême remède au mal redoutable de la tiédeur. Chaque jour, une heureuse expérience vient confirmer ces divines promesses. En voici un exemple arrivé. il y a quelque temps dans une ville du Nord de la France. Un ecclésiastique, apôtre zélé du Sacré Cœur, y dut séjourner quelque temps. Une femme d'un certain âge se présente un jour à lui et le prie de l'entendre en confession. « Je ne le puis, car je n'ai pas les pouvoirs nécessaires pour confesser dans ce diocèse ; vous avez du reste, assez de confesseurs dans la localité. — Je ferai, ajoute l'interlocutrice, toutes les démarches nécessaires pour vous obtenir l'autorisation de confesser. Il y va

du salut de mon âme. » Ces mots frappèrent le digne prêtre, qui lui donna rendez-vous dans quelques jours. Dans l'intervalle, il apprit que cette personne s'était longtemps montrée fervente, et toujours occupée de bonnes œuvres. Mais peu à peu le dégoût l'avait saisie, elle avait abandonné ses pieuses pratiques, et sans commettre de fautes graves, elle accumulait du moins tous les jours, infidélités sur infidélités; elle était tiède.

Elle se présente au jour fixé et déclare son dangereux état, peu décidée à en sortir. Le prêtre voyant cette âme en grand péril, l'exhorte à la prière et lui parle de la dévotion au Cœur de Jésus. A ce mot, la femme répond vivement qu'elle n'aime pas ces nouveautés, ces superstitions, bonnes pour des imaginations enthousiastes. Mais l'homme de Dieu lui imposa silence et lui fit promettre que pendant huit jours elle réfléchirait cinq minutes sur ces deux questions : « *Qu'est-ce que le Cœur de Jésus a fait pour moi? Qu'ai-je fait pour lui?* — » Après bien des récriminations, cet engagement fut pris et gardé. Il n'en fallut pas davantage : en huit jours le Cœur de Jésus avait fait d'une âme si languissante et si tiède, une âme énergique et pleine de zèle qui devint l'apôtre de sa dévotion. Elle est morte au bout de quelques années, laissant après elle, de magnifiques souvenirs de charité et de dévouement.

Abbé Berlioux.

IV. Pardon des injures

Pendant une mission à Beltojo (Albanie) une pauvre veuve dont un jeune homme, par vengeance, avait tué le fils, pardonna de bon cœur au meurtrier de son enfant. Le coupable toutefois n'en tint aucun compte. Eh bien ! la pieuse femme ne s'en émut point, elle résolut même, en l'honneur du Cœur de Jésus pardonnant à ses bourreaux, de réciter tous les jours un chapelet pour l'assassin de son fils. Et, chose admirable, quand ce malheureux à son tour, périt victime de ses crimes, la bonne veuve en fut profondément affligée. A partir de ce moment elle offrit, non plus un chapelet, mais le rosaire entier pour le salut de cette âme.

Tombée malade, quelque temps après, la pieuse femme fit aussitôt venir le prêtre pour recevoir les derniers sacrements. Quand on lui apporta la sainte Communion elle se mit à répéter : « O Jésus ! pardonnez-moi mes péchés et venez dans mon cœur ! » Sa voix était si tendre et sa ferveur si vive que tous les assistants fondaient en larmes.

L'héroïque mourante rendit peu à près son âme à Dieu en soupirant une dernière fois :

« Cœur de Jésus, ayez pitié de moi ! »

V. Le Sacré Cœur et les ames du Purgatoire

« Si vous saviez, dit la Bienheureuse Marguerite-Marie, avec quelle ardeur ces pauvres âmes demandent ce remède nouveau, si souverain à leurs souffrances (car c'est ainsi qu'elles nomment la dévotion au Sacré Cœur et particulièrement les messes en son honneur) !... Le soir faites un petit tour par le purgatoire, en la compagnie du Sacré Cœur, en lui consacrant tout ce que vous aurez fait pour le prier d'appliquer ses mérites à ces saintes âmes souffrantes. Priez-les en même temps d'employer leur pouvoir pour vous obtenir la grâce de vivre et de mourir dans l'amour et la fidélité au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ en répondant à ses désirs sur vous sans résistance.... Et si vous pouviez mettre en liberté quelques-unes de ces pauvres prisonnières, vous seriez bienheureux d'avoir dans le ciel une avocate qui plaiderait votre salut.

« Le Sacré Cœur de Jésus donne souvent sa chétive créature, aux âmes du purgatoire pour les aider à satisfaire à la justice divine ; c'est dans ce temps que je souffre une peine, à peu près comme la leur, ne trouvant de repos ni jour, ni nuit. Que je vous serais obligée, si vous m'aidiez à soulager mes bonnes amies souffrantes du pur-

gatoire. C'est ainsi que j'appelle ces pauvres âmes, pour lesquelles il me semble qu'il n'y a rien que je voulusse faire et souffrir, et je vous assure qu'elles n'en seront pas ingrates. »

La Bienheureuse en effet, pratiquait dans une large mesure ce qu'elle recommandait relativement aux âmes du purgatoire ; elle ne cessait de conjurer le Sacré Cœur de Jésus de les délivrer; plusieurs fois Notre-Seigneur lui fit voir en purgatoire des âmes qu'elle avait autrement connues sur la terre ; alors pressée par sa générosité et son amour des âmes, elle s'offrait pour elles en victime et elle obtint ainsi, au prix des plus cruelles épreuves, la délivrance d'un grand nombre de ces âmes qu'elle appelait dans son touchant langage, « ses bonnes amies souffrantes du purgatoire. «

S'il ne nous est pas donné d'avoir une générosité aussi sublime n'oublions pas du moins, que la dévotion au Sacré Cœur est un des moyens les plus efficaces pour soulager les âmes du purgatoire. Usons en largement....

CHAPITRE V

Bénédictions du Cœur de Jésus : Conversions.

I. Bonté du Cœur de Jésus

Un prêtre raconte ainsi la conversion d'un grand pécheur, où éclate d'une manière visible la bonté du Cœur de Jésus :

Un jeune homme de ma paroisse appartenant à des parents sans religion, était devenu tellement impie et libertin qu'il scandalisait même les plus débauchés. Par suite des excès de tout genre, il avait vu se développer une maladie de poitrine qui le conduisait lentement au tombeau. L'ayant visité avec beaucoup de marques d'affection, il ne me répondit que par des blasphèmes et des injures et me refusa de dire un *Ave Maria*. Ma position était désolante. Une âme rachetée du sang de Jésus-Christ allait périr, tomber dans un feu éternel !... « Mon cher abbé, dis-je à l'un de mes vicaires, allez vite à Paray-le-Monial, vous demanderez des prières pour notre cher malade

et vous mettrez son nom dans le Cœur de Jésus. » Il partit, et le lendemain il était à Paray avec les pèlerins de Dijon. On pria beaucoup, on communia pour la brebis égarée et son nom fut placé dans un Cœur près du Cœur de Jésus.

Dès que mon vicaire est de retour, nous allons plein d'espoir visiter notre malade. « J'ai prié pour vous à Paray, lui dit M. l'abbé et je vous ai apporté une médaille du Sacré Cœur. — Je vous remercie, » répond le moribond. Appelant sa mère, il lui demande un ruban, y fait passer sa médaille, se la met au cou, la baise même avec respect. — « Maintenant, ajoute-t-il, je veux me confesser, et aujourd'hui même. » Il se confessa, en effet ,et reçut les sacrements de l'Église à la grande édification des personnes présentes. Pendant que je lui administrais l'extrême-onction, il me disait : « Allez lentement, M. le Curé, il faut que je vous suive et que je demande pardon de mes péchés. Oh ! que le Cœur de Jésus est bon de m'avoir attendu et de m'avoir pardonné ! Si je pouvais vivre encore, comme je l'aimerais !... »

Il mourut le lendemain, continuant à bénir la miséricorde infinie du Cœur de Jésus.

Abbé Berlioux.

II. L'Œuvre du Cœur de Jésus

Un religieux reçut un jour la visite d'un de ses amis qui venait, tout en larmes, lui faire connaître l'affreuse situation où l'avait jeté sa faiblesse. Resté veuf avec une fille unique, il s'était laissé dominer complètement par cette jeune personne qui le traitait beaucoup moins en père qu'en esclave. Elle n'avait de goût que pour les plaisirs du monde et dissipait sa fortune en toilette et autres frivolités. Un jour qu'elle se trouvait indisposée, le digne religieux alla la voir, pressé par les vives sollicitations du père. Il crut le moment opportun pour lui dire la vérité et abaisser ce caractère hautain et vaniteux : « Sachez, Mademoiselle, dit-il brusquement, sachez qu'en suivant la route où vous marchez vous aboutirez à l'enfer. — Et vous, mon Père, répartit la jeune fille indignée d'une telle franchise, sachez que ce n'est pas dans le but d'entendre un sermon que je vous ai reçu. Noble, riche et jeune comme je suis, je n'ai nulle envie de mener une vie de recluse. Non, je veux jouir de la vie et passer ma jeunesse le plus gaiement que je pourrai. — Je sais, répondit le prêtre, je sais que je n'ai aucun titre pour exiger quelque chose de vous. Pourriez-vous cependant me refuser le droit de vous adresser une prière ? » La douceur de l'homme

de Dieu fléchit le courroux de la jeune fille, elle répondit avec calme quoique avec un peu de hauteur : « Eh bien, parlez, que demandez-vous ? — Je voudrais obtenir un engagement bien facile à remplir. — Quel est cet engagement. S'il est aussi aisé que vous dites, je ne refuserai pas. » À ces mots, le religieux tira de son bréviaire une image du Sacré Cœur de Jésus. « Tout ce que je demande de votre bienveillance, Mademoiselle, c'est de vouloir bien réciter tous les matins pendant neuf jours un *Gloria Patri* devant cette image, mais à genoux, Mademoiselle, à genoux par terre, entendez-vous ? » La jeune fille pâlit à ces mots, et saisissant l'image qu'on lui présentait, elle répondit : « Oui, je le ferai. »

Le lendemain, le père vint trouver le religieux, son ami. « Eh ! que s'est-il passé hier entre vous et ma fille, mon Père ? lui dit-il en le voyant, depuis votre départ elle est constamment agenouillée, le visage entre ses mains, et pleurant amèrement. — C'est l'œuvre du Cœur de Jésus, » répondit le prêtre.

La demoiselle alla faire ce jour-là une humble confession de sa vie. Un mois après, le religieux recevait une lettre de reconnaissance de celle qu'il venait de sauver de l'abîme. Elle venait de dire adieu au monde et d'entrer dans un couvent. Un an et demi après, il en recevait une autre plus heureuse encore, écrite le jour même de la pre-

fession religieuse. Heureuse Madeleine, elle n'aime plus maintenant que le Cœur de Jésus et elle a trouvé le bonheur !...

P. Saint-Omer. *Mois du Sacré-Cœur.*

III. Conversion obtenue du Cœur agonisant de Jésus

C'est un acte de la plus apostolique charité de recommander chaque jour les mourants au Cœur agonisant de Jésus. Que d'âmes endurcies peuvent être ramenées à Dieu par cette salutaire pratique !

En 1861, on reçut un jeune homme poitrinaire à l'hôpital de Limoges. Son état inspirant des inquiétudes, on l'invita à se confesser. Il refusa. Quelques jours après, M. l'Aumônier ayant voulu faire une nouvelle tentative, rencontra plus de résistance encore. Cependant le mal continuait à faire de rapides progrès et la sœur occupée de la surveillance des malades s'alarmait en pensant qu'une âme si peu préparée allait franchir le seuil de l'éternité. Elle se mit alors à prier et à faire prier le Cœur agonisant de Jésus. Un jour, trouvant son malade plus inquiétant, elle crut devoir lui dire : « Mon ami, vous êtes bien mal ; d'un moment à l'autre vous pouvez comparaître au tribunal de Dieu ! Qu'allez-vous devenir ?... A quels regrets vous exposez-vous pour l'éternité !... Vous refusez les sacrements, c'est-à-dire le pardon

de vos péchés!... Soyez persuadé que si vous persistez, l'enfer sera votre partage. — Ma sœur, vous me fatiguez, laissez-moi tranquille. » Telle fut la réponse du jeune homme. Il n'y avait donc plus d'espoir que dans un miracle de la miséricorde divine. Ce miracle, on le réclama du Cœur agonisant de Jésus. Le lendemain, à la surprise générale, le pauvre malade demanda un prêtre pour se confesser. Converti par une grâce ineffable, il reçut les sacrements avec les sentiments les plus édifiants et les plus consolants. Après avoir réparé de tout cœur le scandale qu'il avait donné aux autres malades par son opiniâtreté, il entra doucement en agonie et fit une heureuse mort.

IV. Conversion de mon grand-père

Mon grand-père, vieillard de 88 ans, rapporte un fidèle serviteur du Cœur de Jésus, tomba dangereusement malade. Hélas ! il n'était rien moins qu'athée, niant l'existence de Dieu, et surtout l'immortalité de l'âme. Il n'avait pas même eu le bonheur de faire sa première communion. J'essayai de lui parler de la nécessité et de la beauté de la religion catholique, et particulièrement des destinées de l'âme ; mais tous mes arguments ne pouvaient le convaincre. Alors j'eus recours à d'autres armes. Le beau mois de juin allait com-

mencer, je pris la résolution de le bien sanctifier et de prier chaque jour le Cœur de Jésus de convertir le pauvre pécheur. Il ne fut pas sourd à mes supplications. Le jour même de l'ouverture de ce mois béni, ce tout aimable Cœur faisait son œuvre. Le soir, M. le Curé de la cathédrale était auprès du malade et l'instruisait des principales vérités de la religion. Le lendemain, mon grand-père se confessait et recevait l'absolution. Ensuite il sauta au cou de M. le Curé et l'embrassa en disant : « Vous me rendez heureux ! » Le jour de sa première communion fut fixé au 4 juin. Il allait recevoir pour la première fois dans son cœur ce Dieu si méconnu et qui l'avait attendu avec tant de patience et prévenu de tant de bonté. Nous entourions tous son lit : enfants, petits-enfants, arrière-petits enfants. C'était un spectacle des plus touchants. Après la cérémonie, il s'assit sur son lit, nous embrassa tous et nous pressa fortement sur son cœur. Il pleurait de joie et de bonheur, nous pleurions aussi.

Le Cœur de Jésus ne borna pas là ses faveurs ; après lui avoir fait expier par la souffrance toute une vie d'iniquités, il voulut que cette âme, objet de ses prédilections, s'endormît dans le Seigneur le jour même où l'Église célèbre la clôture du mois du très aimable Cœur de Jésus.

V. Mort chrétienne d'un franc-maçon converti par le Sacré Cœur

Récit d'un missionnaire : « Je prêchais, dit-il, une mission dans une petite ville qui a le bonheur de posséder un curé aussi zêlé qu'intelligent. Tout semblait aller pour le mieux, lorsque tout à coup ce vénéré pasteur vint me dire plein d'anxiété : « Mon père, dans quel embarras nous allons nous trouver bientôt ! On m'annonce qu'un des hommes les plus marquants de la paroisse, malheureusement franc-maçon bien prononcé, est atteint d'une maladie fort grave ; je ne sais vraiment pas comment nous pourrons arriver à le sauver. Il est à présumer qu'il refusera le ministère de tous les prêtres de la paroisse. Cependant, je puis l'affirmer, sa pauvre femme serait bien désolée qu'il mourût en impie ; et cette pensée me console un peu. Peut-être, par elle, pourrait-on tenter quelque chose. »

Sur ces données, ajoute le missionnaire, je conseillai à cette femme de placer sans rien dire un tableau du Sacré Cœur tout près du lit du malade, de manière que les rideaux étant entr'ouverts, il pût voir cette image. Le conseil fut suivi exactement et cette épouse chrétienne ne tarda pas à voir se réaliser avec une grande consolation pour elle, les effets de la promesse

divine. Au bout de deux ou trois jours elle s'aperçut que son mari, de plus en plus malade, murmurait seul quelques prières. Sur quoi elle se sentit encouragée à lui faire cette question : « On m'a dit qu'un bon prêtre du voisinage désirait te faire une visite, voudrais-tu le recevoir ? — Oui sans doute, » répondit-il. Le prêtre fut donc introduit. Tout se passa avec bienséance, sans qu'il fut question des sacrements ; mais en se retirant, le missionnaire demanda si une seconde visite lui serait agréable. Sur la réponse affirmative du franc-maçon, le prêtre revint bientôt une seconde fois. Alors le malade lui ouvrit son cœur, se confessa avec une douce émotion, régla toutes ses affaires et reçut les derniers sacrements avec une sincère piété, à la grande édification non seulement de l'assistance mais encore de la paroisse, frappée d'admiration à la nouvelle d'un retour si prompt et si spontané !

« Pour moi, continue le missionnaire, j'allai de temps en temps encourager et consoler le malade, qui m'édifiait pour ses bonnes dispositions. Enfin, apprenant qu'il venait de mourir, je revins auprès du défunt avec la double intention de prier pour lui et d'adresser à sa veuve quelques mots de consolation. Prosternés au pied du lit du mort, nous récitâmes ensemble le *De Profundis*, et comme je cherchais, par des paroles de condoléances, à relever le courage de cette femme :

« Ah ! mon Père, me dit-elle, la fin si chrétienne de mon mari est pour moi une source de consolation qui ne tarira jamais. Elle me suivra jusqu'à la mort, et même, je l'espère, jusque dans le ciel. Remerciez-en Dieu avec moi. C'est ce matin, à sept heures, que mon mari a rendu son âme à Dieu ; mais hier soir, à neuf heures, m'ayant fait quelques signes pour exprimer son désir de me parler, j'approchai mon oreille de ses lèvres mourantes, et alors il me dit : « Ma bonne, détourne donc ce rideau. — Cher ami, je ne vois pas en quoi il te gêne, répliquai-je. — Mais, reprit le malade, ne vois-tu pas, ma chère amie, qu'il est tombé de manière à couvrir la moitié du tableau du Sacré Cœur dont la vue m'a converti ? Oui, c'est l'amour du Sacré Cœur de Jésus qui a triomphé de mon cœur ! Oh ! découvre bien ce précieux tableau ; je veux mourir en le regardant. » — Assurément, mon Père, une telle parole me fait espérer que mon mari est au ciel, et voilà ce qui, toute ma vie, sera pour moi une source de consolation. — Gloire au Sacré Cœur de Jésus ! »

CHAPITRE VI

Bonne mort.

I. Garcia Moreno

La fête nationale de la République et l'ouverture du Congrès approchaient. Le Président de l'Équateur Garcia Moreno, voulant faire plaisir à son fils, le petit Gabriel, le conduisit commander une selle pour une longue promenade à cheval. Le sellier était un certain Rayo. Cet homme, hypocrite et fourbe, avait été enrolé par la secte maçonnique. Garcia Moreno l'ignorait. Aussi son nom ayant été prononcé comme celui d'un conjuré : « Rayo, un conjuré ? avait répondu le Président, non ; c'est une calomnie ! je l'ai vu, il y a peu de jours, à la sainte Table ! » Hélas il se trouve encore des Judas ! et Rayo devait être l'assassin.

Cependant le Président, fort occupé au moment du Congrès, préparait le message dans lequel il devait rendre compte des années qui finissaient. En conséquence, il avait donné l'ordre de ne rece-

voir aucun visiteur, lorsque son aide de camp crut nécessaire d'introduire un ecclésiastique venant apporter à Garcia Moreno cette communication urgente : « Prenez vos mesures, car les conjurés cherchent l'occasion d'exécuter leurs desseins coupables dans le plus bref délai.

— Je vous remercie, répondit le Président avec calme ; mais après avoir reçu tant d'avertissements semblables et mûrement réfléchi, j'ai connu que la seule mesure à prendre, c'est de me tenir prêt à paraître devant Dieu. »

Puis il continua la rédaction du message ; c'était à ce jour, à cet instant même son devoir d'État ; c'était donc par ce travail qu'il voulait rendre gloire à Dieu, en attendant la dernière heure ! Néanmoins, contre son habitude, il passa la nuit presque entière en méditation et en prière.

Le lendemain, 6 août 1875, fête de la Transfiguration, était en même temps, premier vendredi du mois, jour consacré au Sacré Cœur de Jésus. Garcia Moreno communia à la messe de six heures, dans l'église Saint-Dominique, en compagnie des Associés de l'Apostolat de la Prière, dont il faisait partie. Il demeura jusqu'à huit heures en action de grâces, pendant que les assassins déroutés par le concours des fidèles autour de l'église, se dispersaient, bien qu'ils eussent attendu leur victime durant deux longues heures. Après avoir passé quelque temps en

famille et pris son modeste repas, le Président voulut terminer le message avant de se rendre au palais du Gouvernement. Il visita un parent qu'il aimait, sur la plaza Mayor (la grande place.) Ignacio de Alcazar lui reprocha de sortir, averti comme il l'était :

« Vos ennemis, disait-il, observent tous vos pas.

— Je suis dans les mains de Dieu en tout et pour tout ; il ne m'arrivera rien que par sa permission. »

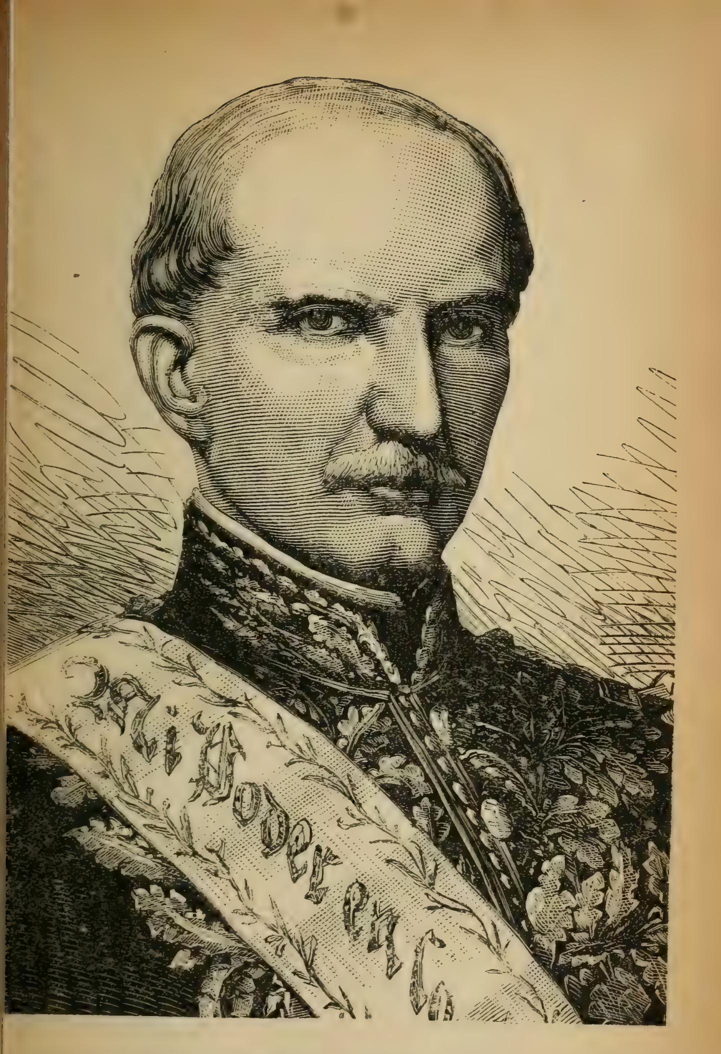
Ainsi répondit avec calme le martyr ; puis il traversa la place suivi seulement de Pallarèz, son aide de camp. Mais avant d'entrer au palais, Garcia Moreno se dirigea vers la cathédrale, où le Saint Sacrement était exposé; il y resta longtemps en prière, à genoux et prosterné ; il répétait sans doute la sublime prière qu'il avait écrite ce jour-là même : « Mon Seigneur Jésus-Christ, donnez-moi l'amour de l'humilité, et faites-moi connaître ce que je dois faire aujourd'hui pour votre service. »

Cependant les sicaires réunis au cabaret épiaient leur victime ; ils s'étaient cachés derrière les colonnes du péristyle, et les rôles étaient assignés à chacun. Le traître Rayo, en voyant Garcia Moreno marcher vers la cathédrale, craignit de nouveaux obstacles ; et comme le Président prolongeait son adoration, il le fit avertir qu'une affaire urgente l'attendait au palais. Garcia Moreno sortant aussitôt de l'église monta sur le perron ; Rayo qui le suivait, lui enfonça violem-

ment sur l'épaule un énorme poignard. Le Président se retourna, cherchant à saisir son revolver dans sa redingote étroitement fermée; mais le farouche Rayo lui fit une seconde blessure à la tête, puis au bras gauche, enfin à la main droite qu'il coupa presque entièrement pendant que les autres assassins lui envoyaient une double décharge de leurs armes.

La victime, sans mouvement et sans vie apparente, étendu sur le sol offrait pour la patrie son sacrifice en union avec Celui qui a sauvé le monde; car, lorsque Rayo poussé par l'esprit de ténèbres se précipita de nouveau sur lui, Garcia Moreno, levant les yeux au ciel, répéta son cri de foi et d'invincible espérance : « Dieu ne meurt pas! *Dios no muere !* »

Alors pour donner au héros chrétien les seules consolations qu'il pût recevoir encore, on le transporta à la cathédrale, aux pieds de Notre-Dame des Sept Douleurs. Un dernier regard de sublime résignation, de calme et pieuse acceptation, répond à la question que lui fait le prêtre : « Pardonnez-vous à vos meurtriers? » La grâce de l'absolution et l'Extrême-Onction achèvent de purifier cette âme; ou plutôt le sang pur du martyr l'a déjà purifiée et c'est la palme à la main que Garcia Moreno, vengeur du droit chrétien, se présente pour recevoir du Juge suprême la couronne éternelle.



GARCIA MORENO

Ainsi mourut, *un premier vendredi du mois*, victime de la secte infernale et maçonnique, ce fervent adorateur du Cœur de Jésus, qui a donné au monde entier, le témoignage de son ardente dévotion envers ce Cœur sacré, en lui consacrant solennellement la République de l'Équateur.

Qu'on nous permette de transcrire ici et de proposer à tous le règlement de conduite quotidienne que Garcia Moreno s'était tracé lui-même :

« Tous les matins je ferai oraison, demandant d'une façon particulière la vertu d'humilité.

Chaque jour j'assisterai à la messe, je réciterai le Rosaire et lirai, outre un chapitre de l'Imitation, ce règlement et les instructions y annexées.

Je prendrai soin de me conserver en la présence de Dieu surtout dans les conversations afin de ne pas dépasser la mesure.

J'offrirai souvent mon cœur à Dieu avant d'entreprendre quoi que ce soit.

J'ajouterai dans les tentations : « Que penserai-je de tout cela à l'heure de mon agonie ? »

Je ne prierai jamais assis, quand je pourrai être debout ou agenouillé.

Je ferai souvent des actes d'humilité comme de baiser la terre.

Je m'efforcerai de désirer toute sorte d'humiliations, en prenant soin de ne pas les mériter.

Je ne parlerai jamais de moi, si ce n'est pour avouer mes fautes.

Je ferai effort, par un regard sur Jésus et sur Marie, pour contenir mon impatience et me montrer aimable, même avec les importuns.

Je ne parlerai jamais mal de mes ennemis.

Tous les matins, j'écrirai ce que je dois faire, attentif à bien distribuer mon temps, à ne l'occuper qu'à des travaux utiles et à les poursuivre avec persévérance.

J'observerai scrupuleusement les lois, et je n'aurai dans tous mes actes nulle autre intention que la plus grande gloire de Dieu.

Je ferai mon examen général et mon examen particulier de conscience, tous les soirs.

Je me confesserai chaque semaine. »

II. R. P. Gabriel Demartial

Le P. Gabriel Demartial, ce fervent apôtre du Cœur de Jésus, écrivait : « Le Cœur de Notre Seigneur sera comme un sceau sur toutes mes puissances.... Mon ressort unique est le Cœur de Jésus en moi ; mon but, la gloire de Marie ; mon moyen, l'humilité. Aux immenses misères comme sont les miennes, il n'y a qu'un remède, le Cœur de Jésus... Tout consiste pour moi à rendre aussi habituel que possible, le cri de mon âme, le dirigeant vers le divin Cœur et l'exprimant par des actions aussi parfaites que possibles.... Je dois tout appuyer sur la foi à l'amour, à cet amour

dont le Sacré Cœur est le plus vivant symbole, cherchant en tout à identifier mon cœur avec ce Cœur divin. »

Guéri par le Cœur de Jésus, le P. Demartial n'accordait plus aucune attention à sa santé, son amour par l'extension du règne du divin Maître dans le monde ne se lassait d'aucune difficulté, ne se fatiguait d'aucune démarche, il allait toujours de l'avant sans s'effrayer des contrariétés qu'il rencontrait. Ainsi, lorsque pour lui arriva la fin de son exil sur cette terre, trouva-t-il un asile dans le Cœur de Jésus qu'il avait servi avec tant de fidélité.

Le 20 janvier 1895, il se sentit soudain à bout de forces. Le 21 il put très difficilement achever le saint sacrifice; le lendemain son état était déjà désespéré. On lui proposa de recevoir les derniers Sacrements qu'il accepta et reçut avec bonheur. La maladie devait pourtant durer encore huit jours. Ces jours de souffrances étaient sans doute la purification dernière ménagée par l'amour de Notre-Seigneur à l'âme de son serviteur. Le P. Demartial les passa dans une union que rien ne pouvait distraire avec le Cœur de son Maître. Il songeait si peu à lui-même, qu'à toutes les questions sur sa santé, il répondait : « Je vais bien. Je ne souffre pas. Je suis heureux. Je vais au bonheur. Je vais au Sacré Cœur que j'ai tant aimé. » Il se reprochait les soins et les soulage-

ments qu'il acceptait. Sa pensée et son cœur étaient tout entiers aux œuvres de zèle intéressant la gloire de Dieu ; dans ses plus forts accès de délire on était sûr de le ramener à lui en lui disant un mot du Sacré Cœur ou de ses œuvres. Il ne cessait d'exhorter ses frères à l'apostolat ; il s'indignait si, pour le soigner on omettait quelque ministère : « Nous devons être des combattants, répétait-il avec énergie, non pas des soldats qui, la plupart du temps ne font rien, mais des *combattants*. »

Le samedi, 2 février, fête de la Purification de la Sainte Vierge, était le vingt-troisième anniversaire de la profession solennelle du P. Demartial. Il était entré au monde et dans la vie religieuse un jour de fête de Marie ; il devait entrer au ciel sous le même patronage.

La veille il s'était (officiellement, comme il disait), consacré au divin Cœur. La nuit précédente il avait reçu la sainte Communion ; une sorte de ravissement s'était ensuite emparé de lui. Dans la matinée il était radieux, saluant d'un très doux sourire et de quelques mots aimables, ceux qui le visitaient. « Je veux que tous nos Pères sachent, disait-il à l'un d'eux, qu'il faut avoir une confiance de plus en plus grande dans le Sacré Cœur de Jésus et qu'on peut tout attendre de sa bonté et de sa miséricorde. Il m'en a donné des preuves incessantes toute ma vie, et tout se

réalisera plus efficacement pour moi cette après-midi. » Le matin il s'était écrié : « Serait-ce possible ? serait-ce vrai ? »

Vers dix heures, il demandait qu'on lui suggérât quelques bonnes pensées, afin de rester plus uni au Sacré Cœur. Il eut ensuite, comme la nuit, un moment de ravissement indéfinissable. A deux reprises il dit alors : « Maintenant tout est fini pour moi. » Et il traça sur lui un grand signe de croix.

Un peu après onze heures, il s'éteignait doucement.

Bienheureux ceux qui meurent après avoir aimé et servi le Cœur de Jésus !

III. R. P. de Ravignan

Pendant sa dernière maladie, son supérieur lui demandait souvent s'il ne s'ennuyait pas lorsqu'il avait de longues et cruelles insomnies : « Jamais, répondit-il, j'ai recours au Cœur de Jésus, je me dis que Notre-Seigneur est bon et qu'il est bien dans le ciel, cela me console d'être mauvais et mal sur la terre. » Au moment de son agonie, le bon religieux désira savoir quelle fête on allait célébrer : « Les plaies et le Cœur de Jésus, lui répondit-on.

— Ah! le Cœur de Jésus, répliqua-t-il, quelle belle porte pour aller au ciel ! »

On plaça un crucifix sous ses yeux, il le saisit et s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, montrant une fois de plus par son exemple combien il est doux de mourir après avoir aimé le Cœur de Jésus.

Ce bon religieux avait toujours eu une tendre dévotion envers le Cœur de Jésus, et un grand zèle pour la répandre. Il disait à une âme effrayée des jugements de Dieu : « Faites un paquet de toutes vos misères et jetez-le dans l'océan de la miséricorde du Cœur de Jésus, plus le paquet sera gros, plus vite il ira au fond. » Le Cœur de Jésus, quand on l'aime de toute son âme est toujours l'appui et l'espérance des pauvres pécheurs. C'est lui qui les soutient contre le démon du découragement et leur inspire une très grande générosité pour l'avenir.

IV. Gustave Marlier

Faisant un jour, devant ses Frères, une conférence sur le Sacré Cœur, Gustave Marlier la terminait par ces mots : « Cœur sacré de mon Jésus, je vous en fais aujourd'hui le serment, tout ce que je suis, je le consacre à votre amour. Si jamais mon cœur, que votre amour remplit aujourd'hui, devait battre encore pour la créature, s'il devait oublier ce qu'il vous doit pour retourner à des objets indignes de lui, frappez-moi, ô

mon Dieu, avant cette trahison. Que mon sang, refluant vers mon cœur, refuse de le servir et de couler pour un autre nom que le vôtre. Cachez-moi dans vos plaies, ne souffrez pas que je sois jamais séparé de vous, dussiez-vous pour cela m'enlacer des épines qui vous entourent, ou me clouer à la croix qui vous surmonte, ô Cœur sacré de Jésus ! »

Ces paroles nous dévoilent une âme toute dévouée au Cœur de Jésus qui méritait bien de voir se réaliser en sa faveur cette promesse : « Je serai leur asile assuré pendant leur vie et *surtout à la mort.* »

« J'ai soigné le jeune Gustave Marlier pendant trois mois, dit un de ses infirmiers, et je puis assurer que je n'ai jamais entendu sortir de sa bouche une seule plainte, jamais le moindre murmure ; jamais il n'a trouvé la souffrance ou trop longue ou trop pénible....

Le bon Gustave souffrait beaucoup par moments; des étouffements l'obligeaient à se tenir assis le plus ordinairement. La toux, les accidents de toute espèce ne lui laissaient la plupart du temps ni repos, ni sommeil. Au milieu de toutes ces souffrances je l'entendais répéter doucement : *Fiat !*

Il était simple et naïf comme un enfant; nous n'avons vu de malade plus facile, plus aimable, plus complètement abandonné à Notre-Seigneur.»

Dans une syncope, il suffit, pour lui faire reprendre ses sens, de lui dire ces mots : « Courage, Gustave, vous verrez bientôt au ciel, Marie que vous aimez tant ! » Tel était le pouvoir de l'amour de Marie sur cet enfant de prédilection.

Cependant la fin approchait. « Vers deux heures du matin, 17 décembre 1884, raconte l'infirmier qui le veillait, je suis resté seul avec lui pendant une dizaine de minutes ; il me pria de m'approcher de son lit, il me dit : « Frère, je n'ai pas la force de vous embrasser, mais donnez-moi au moins votre main à baiser. Je vous remercie bien de tous vos bons soins. » Puis il ajouta : « Frère, n'avez-vous rien à me demander ? J'espère aller au ciel ; que désirez-vous obtenir ? » — Je ne pus retenir mes larmes, et je lui demandai s'il était content d'aller auprès du bon Dieu et s'il n'avait rien qui pût le troubler. — Mon Frère, répondit-il, je meurs sans crainte, plein de confiance en Notre-Seigneur et en notre très sainte Mère. » Ce sont là les dernières paroles qu'il m'adressa, en me tenant toujours par la main. C'est dans ces dispositions qu'il expira, le jeudi 18 décembre en la fête de l'Expectation de Marie.

V. Résignation et bonne mort

Pendant le siège de Metz, en 1870, on apporta à l'ambulance un brave capitaine d'artillerie qui

luttait contre la mort en désespéré. « Docteur, disait-il, faites de moi ce que vous voudrez, mais conservez-moi la vie : j'ai femme et enfants, je ne puis, je ne veux pas mourir. » Hélas ! c'était inutile, il fallait se préparer au grand voyage, mais le pauvre homme s'obstinait et ne pensait pas à mettre ordre à sa conscience. Qui aura pitié de cette âme et la sauvera de l'abîme éternel ? Un compatriote chrétien, capitaine d'artillerie comme lui, va lui rendre ce signalé service. Il se met en uniforme comme pour lui faire une visite, et s'approchant gravement du lit du moribond, il lui dit, les larmes aux yeux : « Allons, mon cher, un soldat doit savoir mourir ; donne du moins à ta pauvre femme et à tes enfants la seule consolation qu'ils puissent avoir désormais, qu'il sachent que tu es mort en chrétien ! » Puis il insista pour qu'il ne différât pas plus longtemps l'accomplissement de ses devoirs religieux. Il ne voulut le quitter qu'au moment où un aumônier s'approcha pour entendre sa confession. Réconcilié avec Dieu, muni des sacrements de l'Église, le mourant laissait éclater sa joie : « Je suis content, disait-il, je suis prêt pour la grande revue ; j'irai là-haut léger et paré, tout est en règle. « Puis il baisait avec une foi vive, la médaille du Sacré-Cœur qu'il avait reçue à Rome des mains du Souverain Pontife : « Je ne l'ai jamais quittée, ajoutait-il ; mon Père, quand je serai mort, ayez

la bonté de l'envoyer à ma femme, ce sera mon dernier souvenir, mon dernier adieu. »

Heureux militaire d'avoir été fidèle à porter la médaille bénie du Cœur de Jésus ! C'est elle qui lui a valu la grâce du pardon et la résignation qu'il a montrée dans ses derniers moments ! C'est elle qui lui a valu la faveur d'une sainte mort, et, espérons-le, la gloire du paradis !...

Attachons-nous donc à Jésus dans la vie et dans la mort, et abandonnons-nous à cet ami fidèle qui peut seul nous assister quand tous les autres nous manqueront. *(Imit. de J.-C.)*

Ah ! qu'il est doux de mourir après avoir eu une constante dévotion au Cœur de Celui qui doit nous juger ! *B. M.-M.*

CHAPITRE VII

Les images du Cœur de Jésus.

I. Les sauvegardes

En 1720, la peste éclatait à Marseille et faisait de cette grande et florissante cité un vaste cimetière. La seconde Marguerite-Marie, ainsi qu'on l'a appelée quelquefois, Anne-Madeleine Rémusat, qui, elle aussi, avait été investie d'une mission particulière relativement au Sacré Cœur et à qui Notre-Seigneur avait révélé deux ans auparavant les ravages qu'en punition des péchés des habitants, le fléau devait exercer à Marseille, tourna les yeux de ses concitoyens éperdus vers le divin Cœur, comme seul capable de lui être efficacement secourable. Elle confectionna la sainte image de ce Cœur et la distribua comme une sauvegarde contre l'atteinte du terrible mal.

On conserve encore, dans le monastère où elle a vécu, la planche de cuivre avec laquelle on tirait, sur une étoffe blanche, les images qu'elle attachait sur de petites pièces de drap rouge. Le

Cœur était représenté avec la blessure ; il était surmonté d'une petite croix et enserré dans une couronne d'épines. On y lisait au bas : « O Cœur de Jésus, abyme d'amour et de miséricorde, je mets en vous toute ma confiance et j'espère tout de votre bonté. » Le nom de *sauvegarde*, donné à ces petites images par la pieuse Visitandine, ne tarda pas à être justifié. Comme autrefois en Égypte en faveur des descendants de Jacob, l'Ange exterminateur respecta souvent la vie de ceux qui s'étaient placés avec confiance sous l'égide de ce signe salutaire. Et quand le Pasteur désolé de cet infortuné troupeau, l'héroïque Belzunce, cédant aux instances d'Anne-Madeleine, eut, de concert avec les magistrats civils, consacré solennellement la ville au Sacré Cœur, le terrible fléau cessa d'y faire des victimes.

Le fait eut un immense retentissement, dont bénéficièrent la dévotion au Sacré Cœur en général et le culte de son image en particulier. Ce culte se répandit en effet de plus en plus ; on le trouve même bientôt en honneur parmi les plus hauts dignitaires de la Cour romaine. En 1748, le Pape Benoît XIV lui-même, voulant témoigner sa gratitude à la Reine de France, Marie Leczinska pour le zèle qu'elle déployait à accroître la dévotion au Sacré Cœur, lui fit remettre, entre autres présents, un grand nombre de Sacrés Cœurs en taffetas rouge brodé en or.

II. Martyrs du Sacré Cœur

Les archives révolutionnaires conservent les actes authentiques des martyrs du Sacré Cœur. Un jour, au château de la Biliais, près Saint-Étienne-de-Montluc, on arrêtait toute une noble famille. Le père était convaincu d'avoir donné asile à un prêtre non assermenté et aussi d'avoir possédé » un petit portefeuille en vélin sur lequel sont deux cœurs tracés, chacun desquels est surmonté d'une croix et au-dessous sont écrits les mots : Jésus, Marie (1). «

C'était un arrêt de mort et le renom d'intégrité que M. de la Biliais s'était acquis dans l'exercice de la magistrature (il appartenait au parlement de Rennes) ne le préserva point de l'échafaud. Il fut exécuté à Nantes le 17 janvier 1794.

Ses trois fils aînés avaient émigré et ne devaient point, hélas ! revoir le sol de la patrie. Le plus jeune échappa comme par miracle à toutes les recherches : Dieu ne voulut pas laisser éteindre une race si saintement immortalisée. Mais madame de la Biliais et ses deux filles restèrent aux mains du farouche proconsul. La principale charge qu'on releva contre elles fut qu'elles distribuaient à profusion des images du Sacré

(1) Paroles textuellement extraites de l'arrêt de condamnation à mort. (Greffe du tribunal de Nantes).

Cœur et autres signes contre-révolutionnaires. Elles avouèrent hautement ce crime impardonnable ; la condamnation suivit l'aveu. Mais ces jeunes filles étaient si gracieuses et si belles que ces cœurs de monstre se sentirent pour la première fois pris de pitié. Claire-Eugénie avait 22 ans, Marie-Caroline en comptait à peine 20. Pour la sauver, un de ses juges émit au tribunal un injurieux soupçon. Elle n'avait qu'à se taire, mais elle parla, plus jalouse de son honneur que de sa vie. Le lendemain, lorsqu'elle suivait, avec ses compagnes de captivité, les rues tortueuses qui mènent du quartier Saint-Vincent à la place du Bouffay où nuit et jour fonctionnait la guillotine, l'officier de garde, sous le charme de cette beauté angélique, rêva de générosité et lui offrit le salut pour elle, pour sa mère, pour sa sœur, au prix de sa main. Mais mademoiselle de la Biliais aspirait aux gloires de la vierge et de la martyre, et au moment de recevoir la double auréole, elle n'avait qu'une crainte, celle de la perdre.

En se rendant au lieu de l'exécution, elles avaient pris soin de relever leurs voiles afin que l'on jugeât du bonheur qu'elles goûtaient à mourir pour Jésus-Christ. Arrivées au pied de l'échafaud elles s'embrassèrent toutes trois, heureuses de penser que bientôt elles se rencontreraient au ciel. Ambitieuse de garantir à ses enfants les

conquêtes immortelles, leur mère les fit passer premières, se condamnant ainsi à mourir trois fois. Mais sur l'échafaud même, Marie-Caroline



MARIE LECZINSKA

imposait encore au bourreau. Il lui accordait sa pudique requête et, la laissant elle-même enlever son fichu, il tranchait le cou virginal sans avoir osé y porter la main.

R. P. Alet. *La France et le Sacré Cœur.*

III. Les Vendéens

Transportons-nous près de la chapelle, aujourd'hui restaurée, de N.-D. des Lucs, dans la Vendée militaire. Là passait, le 28 février 1794, une des bandes infernales, commandée par Haxo et qui cherchait à surprendre Charette dans son quartier général de Legé. Les habitants des Lucs s'étaient distingués par leur indomptable énergie à défendre leurs autels et leurs foyers. Les Bleus devaient cruellement leur faire expier tant d'audace et, le jour même ci-dessus indiqué, ils égorgèrent de sang-froid 425 victimes dont plus d'un tiers étaient des enfants de moins de quinze ans, quelques-uns au berceau. Un mois après, le catalogne en fut dressé avec soin par le Curé même de la paroisse.

Or, en 1863, leurs ossements précieux ont été découverts encore enlacés du scapulaire du Sacré Cœur et du Rosaire dont ces vaillants chrétiens s'étaient servis pour murmurer leurs dernières prières. Quelques-unes des balles qui les avaient frappés se trouvaient aussi mêlées à leurs cendres.

On sait d'ailleurs que les Vendéens, à l'exemple de leurs illustres chefs, combattaient toujours l'image du Sacré Cœur sur la poitrine et le Rosaire au cou.

IV. Une guérison

Nous lisons dans le *Messager du Cœur de Jésus :*

Le 9 janvier 1896, une lettre venue du Monastère des Bénédictines de la Rochette (Rhône) nous racontait une de ces conversions étonnantes, dues à l'influence secrète mais victorieuse de l'image bénie du Cœur de Jésus. La voici :

« Une jeune fille de quinze ans, d'une famille peu chrétienne, attaquée depuis six mois d'une maladie de poitrine, sans espoir de guérison, refusait obstinément de recevoir les derniers sacrements. M. le Curé de sa paroisse avait été plus d'une fois renvoyé sans qu'il lui fût même permis de voir la jeune fille, élevée dans une école laïque. Les pressantes sollicitations des personnes pieuses qui la visitaient, recevaient un *non* formel au sujet de la confession. Depuis deux mois environ de nombreuses prières sollicitaient cette conversion si désirée.

Il y a près d'un mois nous eûmes la pensée de faire suspendre près de son lit un tableau du Sacré Cœur, nous souvenant de la promesse de Notre Seigneur : « Je bénirai les maisons où cette image sera exposée. » Nous promîmes en même temps de transmettre au Messager du Cœur de Jésus le résultat de notre démarche si nous étions exaucées.

Et voici que le 3 janvier, premier vendredi du mois, la jeune fille, après une crise de révolte à la pensée de se confesser, a tout à coup dit à sa sœur d'aller chercher M. le Curé; et le soir même à sept heures elle s'est confessée et a reçu la sainte communion; depuis ce jour elle est plus calme.

Action de grâces et gloire au Sacré Cœur!

V. Un retour

Voici un trait arrivé au Canada en 1872, qui prouve combien est bon et miséricordieux le Cœur de Jésus.

Un homme déja avancé en âge était demeuré depuis plus de 30 ans éloigné des sacrements. A l'indifférence pour ses devoirs religieux, il joignait une aversion et une sorte de haine pour les prêtres. Toujours il cherchait l'occasion d'en dire du mal ou de les tourner en dérision, eux et leur saint ministère. Depuis bien des années sa pieuse famille adressait des supplications au ciel sans pouvoir obtenir ce qu'elle désirait si ardemment. Une vertueuse parente, ange de piété, conçoit un jour le projet de tenter un suprême effort auprès du Cœur de Jésus qu'elle aimait tendrement. Elle court à l'église, fait bénir une image du Sacré Cœur, retourne toute joyeuse chez elle et cache habilement l'image dans les vêtements du pauvre pécheur. Elle fait ensuite

commencer plusieurs neuvaines dans diverses communautés ; puis, quand elle juge que le Cœur du bon Maître est tout à fait gagné, elle mande un prêtre et lui ménage une entrevue avec la brebis égarée qu'elle veut ramener au bercail. Le divin Cœur n'a pas coutume de faire les choses à demi : le triomphe fut complet, miraculeux. Le pécheur qui depuis tant d'années ne pouvait souffrir la vue d'un prêtre accueille avec empressement celui-ci. Il se confesse avec d'admirables sentiments de repentir et de foi. Depuis on fut presque obligé de modérer ses pieux désirs et son zèle pour la prière et les œuvres de la religion. Quelques jours après sa conversion, quelqu'un se hasarda à parler contre les prêtres en sa présence, mais ce malheureux visiteur comprit bientôt qu'il s'adressait mal et qu'il fallait se taire. La famille est au comble de la joie et le nouveau converti ne sait comment témoigner sa reconnaissance au Cœur de Jésus qui l'a tiré de l'abîme et qu'il aimera et bénira à jamais. »

Abbé Berlioux.

CHAPITRE VIII

Premier vendredi du mois.

I. Jésus désire
la célébration du 1er vendredi du mois

La mère Melin avait retranché à la Bienheureuse Marguerite-Marie la Communion du premier vendredi du mois. Le Seigneur pour la punir faillit lui enlever une jeune professe de grande espérance : c'était la sœur Rosalie Verchère. Encore à la fleur de l'âge, car elle n'avait que 18 ans, elle tomba tout à coup dangereusement malade et en quelques jours elle fut à l'extrémité. Marguerite-Marie s'étant mise en prières pour demander son rétablissement à Notre-Seigneur, il lui fut répondu que cette sœur continuerait à souffrir jusqu'à ce que la Supérieure eût retiré sa défense par rapport à la Communion du premier vendredi du mois. Ne pouvant se résoudre à faire connaître elle-même les grâces qu'elle recevait de son Bien-aimé, la Bienheureuse eut recours à une sœur ancienne, Marie-Madeleine

des Escures en qui elle avait une grande confiance. Elle écrivit donc le billet suivant : « C'est dans le Sacré Cœur de Notre Seigneur que je vous écris ceci, ma chère sœur, puisqu'il le veut ainsi. Ne soyez pas surprise si je m'adresse à vous dans l'extrême peine que je souffre au sujet de Sœur Verchère. C'est que ce matin en me levant, il m'a semblé entendre distinctement ces paroles : Dis à ta supérieure qu'elle m'a fait un grand déplaisir en te retranchant la Communion que je t'avais ordonnée de faire le premier vendredi de chaque mois, afin d'offrir à mon Père éternel les mérites de mon Sacré Cœur, pour satisfaire à sa divine Justice en réparation des fautes qui se commettent contre la charité. Car je t'ai choisie pour en être la victime et puisqu'elle t'a défendu d'accomplir ma volonté en cela, je me suis résolu de me sacrifier cette autre victime qui souffre maintenant. » La sœur des Escures n'hésita pas à lui conseiller de tout déclarer à sa supérieure ; la Bienheureuse le fit malgré son extrême répugnance. La Mère Melin lui répondit qu'elle lui rendrait la Communion du premier vendredi du mois, mais à condition qu'elle prierait pour le rétablissement de Sœur Verchère. Elle obéit et la malade qui était désespérée fut sur le champ hors danger. Cependant la Bienheureuse n'ayant considéré les paroles de la Supérieure que comme une promesse n'osait pas encore reprendre ses Com-

munions. Aussi la sœur malade, revenue des portes du tombeau continuait à souffrir de grandes douleurs. Pendant cinq ou six mois qu'elle dut passer à l'infirmerie la Bienheureuse lui rendit de fréquentes visites et en même temps elle conjurait le Cœur de Jésus d'achever la guérison commencée. Mais Notre-Seigneur ayant positivement déclaré qu'elle ne serait exaucée que lorsqu'elle aurait repris ses Communions du premier vendredi du mois, elle se détermina enfin à en parler de nouveau à la Supérieure ; celle-ci n'eut garde de résister plus longtemps à une volonté du ciel si clairement manifestée. La Bienheureuse reprit ses Communions demandées par Jésus et aussitôt la Sœur Verchère fut complètement guérie.

R. P. St-Omer.

II. Un bel exemple

Un grand nombre de paroisses ont été renouvelées par la dévotion au Cœur de Jésus. Dans une localité industrielle on a vu de véritables prodiges s'opérer, grâce à cette dévotion. La plupart des jeunes hommes veulent faire la Communion des neuf premiers vendredis du mois, les jeunes filles sont aussi fidèles à cette pratique.

Les ouvriers des mines animés, du même zèle, sont allés trouver le vénéré pasteur et lui ont

promis de se rendre à l'église « *pour gagner la grande promesse du Sacré Cœur de Jésus* », s'il voulait agréer leur demande, à deux heures du matin afin d'entendre leur confession et leur donner la sainte Communion. On devine avec quelle joie, le bon prêtre accueillit leur proposition. Le premier vendredi de chaque mois presque tous ses paroissiens sont à l'église où l'on chante la messe, pendant laquelle presque tous font une fervente communion réparatrice. Le divin Cœur ne peut manquer de bénir tant de générosité et tant d'amour.

III. Le 1er vendredi du mois a Trichinopoly

Mgr Barthe, évêque de Trichinopoly écrivait : Nos Pères missionnaires obtiennent partout de la dévotion au Sacré Cœur des résultats bien consolants. Mais la pratique la plus chère à nos ouailles c'est la Communion du Premier vendredi du mois. On voit souvent des chrétiens faire *plusieurs lieues* de marche pour avoir part à cette faveur. Dans les principaux centres de la mission, les communions, le premier vendredi de chaque mois, sont aussi nombreuses qu'aux plus grandes fêtes de l'année.

Cette dévotion semble, au reste, renfermer des grâces en quelque sorte irrésistibles. Parfois les missionnaires rencontrent un de ces chrétiens

ignorants qui ne visent pas plus haut que la Communion pascale. On a beau leur signaler telle et telle fête de l'année, il y a toujours des obstacles, des impossibilités ; mais quand on leur demande de communier les premiers vendredis du mois par amour pour le Sacré Cœur de Jésus, dès lors plus de difficultés, ils acceptent avec joie et sont fidèles à leur promesse. »

Après ce témoignage, un témoin oculaire va nous montrer comment les chrétiens de Trichinopoly comprennent le premier vendredi du mois.

« Au cours de mon voyage, dit-il, je me suis trouvé dans la ville de Trichinopoly, chef-lieu de la mission du Maduré (Hindoustan) la veille du premier vendredi du mois.

Dès quatre heures du soir, je vis des groupes de femmes et d'enfants chrétiens se diriger vers l'église du Saint Rédempteur, paroisse de six mille âmes environ. A mesure que le jour avançait et que cessaient les travaux des champs, les groupes devenaient plus nombreux ; des jeunes gens et des hommes s'étaient joints aux premiers arrivés, si bien que la nuit tombante une véritable foule se trouvait groupée autour de l'église, écoutant attentivement un examen de conscience fait par des catéchistes.

« Quelle fête avez-vous donc, demandai-je, un peu étonné, à l'un des Pères Jésuites de la pa-

roisse? Nous fêtons demain le premier vendredi du mois, me répondit-il tout joyeux; et vous voyez que nos chrétiens se disposent à le célébrer par une bonne confession. Je voudrais bien seulement que les Pères du collège ne se fissent pas trop attendre, sans quoi nous sommes cloués au confessionnal jusqu'à minuit. »

Heureusement, les Pères du collège arrivaient à l'instant même. Ils étaient quatre, le Recteur en tête. Ils avaient pu s'arracher à temps à leurs travaux des classes, et, pour se reposer s'installèrent chacun dans un confessionnal à côté des trois Pères de la paroisse déjà à l'œuvre. Sept prêtres, ce n'était pas trop pour confesser dans une soirée une foule se renouvelant sans cesse. A quelle heure purent-ils aller se reposer, les uns au collège, les autres dans leur maison à côté de l'église, je l'ignore. Ce que je sais, c'est que le lendemain, dès l'aube, toutes les cloches étaient en branle ; leurs joyeuses volées, passant au-dessus de cette ville encore à moitié plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie et dans le sommeil, allaient réveiller les chrétiens fidèles et les convoquer auprès du Cœur de leur Dieu. Ils entendirent cet appel. L'église s'emplit peu à peu, et, vers six heures, sur l'autel, orné comme aux jours de fête, au pied de la statue du Sacré Cœur, le curé de la paroisse exposa le Saint Sacrement et un moment après commença la messe.

J'aime la prière silencieuse et recueillie de nos églises de France, mais, je l'avoue, je ne déteste pas la prière plus bruyante des chrétiens de l'Inde. J'aime à entendre ces masses d'hommes, de femmes et d'enfants répéter, phrase par phrase à haute voix, les mains et les yeux levés vers l'autel, ces prières magnifiques de foi et d'amour, trésor laissé par les premiers Jésuites à leurs premiers convertis.

A l'évangile, dans une courte allocution un vieux missionnaire raviva dans les âmes le feu de l'amour divin, et, à la Communion près de huit cents personnes, parmi lesquelles au moins deux cents hommes s'approchant de la sainte Table, mirent leur cœur en contact avec le Cœur de Dieu. Après une fervente action de grâces, ils se retirèrent tous pour aller à leurs travaux, car la plupart sont pauvres ; mais en s'en allant, ils emportaient au fond de leur âme avec le bonheur, la résolution et la force de se conserver purs au milieu des turpitudes païennes qui les environnent.

Les Pères de la paroisse avaient été seuls à supporter les fatigues de la matinée, aussi quand je les rejoignis après la messe, les trouvai-je rayonnants de joie et ruisselants de sueur. « Voilà une belle et rude matinée, leur dis-je en les saluant ; en avez-vous souvent de pareilles ? — Mais, Dieu merci, oui, me répondit le Curé de la

paroisse. Sur six mille chrétiens, j'ai bien une moyenne de quinze cents à deux mille communions par mois; et chaque premier vendredi nous apporte les mêmes fatigues et les mêmes consolations. D'ailleurs, ajouta-t-il, n'allez pas croire que ma paroisse soit la seule à célébrer ainsi le premier vendredi. Ici même, à Trichinopoly, tous les enfants chrétiens du collège Saint-Joseph ont dû probablement s'approcher de la sainte Table et ils sont bien au moins trois cents ; la cathédrale a bien dû avoir aussi ses trois à quatre cents communions. De plus, prenez la carte de la mission, parcourez-la du nord au sud, en passant par Négapatam, Tanjore, Ideicatour, Tuticorin et croyez que leurs églises ont vu, ce matin, des chrétiens nombreux témoigner leur amour au Cœur de Jésus en le recevant dans l'Eucharistie.

C'est la dévotion au divin Cœur, conclut mon interlocuteur, qui centuple nos forces, à nous pauvres et simples missionnaires; c'est elle qui maintient nos chrétiens dans la foi, la pureté et la ferveur ; c'est la fréquente Communion et le Sacré Cœur qui soutiennent nos œuvres, font vivre nos congrégations, fournissent à nos retraites non seulement des femmes mais de jeunes gens et des hommes en bon nombre, et suscitent, parmi les âmes les plus fidèles, de fréquents appels à la vie parfaite. »

IV. La douzième promesse

a) Le *Messager de New-York* rapporte le bel exemple d'un membre fervent de l'Apostolat de la Prière, originaire de Montana. Malgré une distance de *seize milles* qui le sépare de l'église, cet associé modèle n'a pas craint d'entreprendre et a heureusement terminé la neuvaine de communions du premier vendredi du mois.

b) Le fait suivant adressé par un missionnaire du Maduré au directeur de l'Apostolat, montre que Notre-Seigneur est fidèle à sa promesse.

Au village de Virasouram, vivaient trois pauvres pariates qui ne manquaient jamais de venir recevoir la sainte Communion le premier vendredi de chaque mois. Cette année (1899), au mois de mars, le pangou-sami (prêtre) remarqua que deux seulement de ces femmes s'étaient présentées. « Où est Visourasammal ? (c'était le nom de l'absente) demanda-t-il à l'une d'elles. — Sami, elle est malade. Si demain vous pouviez la visiter, elle serait bien contente. — Penses-tu qu'il y ait danger ? — Je ne crois pas, Sami. » Il était déjà nuit, le missionnaire était fatigué, et il restait encore du monde à entendre. « C'est bien, dit-il, j'irai la voir demain matin. » Toutefois le Père n'était pas content. Il y a peut-être danger, se disait-il, pourquoi n'irais-je pas ce soir ? Il partit

en effet. Après une bonne demi-heure de course rapide, il atteignit la hutte de la pauvre femme. Il la trouva mourante, mais avec sa pleine connaissance et pouvant encore parler. Quelle joie de recevoir la visite du prêtre à cette heure ! La malade fit sa confession, reçut le saint Viatique, l'Extrême-Onction et l'indulgence plénière avec de grands sentiments de piété. Le missionnaire se retira. Un peu après minuit, à l'aurore du premier vendredi, la pauvre pariate s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

V. Un enfant pieux

Voici un fait qui s'est produit dans la paroisse Saint-Jean, population de plus de deux mille âmes où la libre pensée s'affiche et l'indifférence tient la grosse majorité de ce qui n'est pas hostile.

Raymond a fait sa première Communion cette année-ci (1899). Il appartient à une famille qui prétend être chrétienne, il est élève de l'école libre. Plusieurs fois déjà Raymond a fait la sainte Communion. Cependant, au gré de ses parents, l'enfant va trop à l'église, et dès qu'ils savent que l'enfant fréquente assidûment la sainte Table, ils le lui défendent.

Depuis lors il est séquestré. La chose est facile, l'habitation étant à quatre kilomètres de l'église ; durant ces vacances, il a été retenu et employé

aux champs. Les dimanches cependant, on le laisse passer sa journée à la ville. Mais avant qu'il parte, sa *mère* lui sert son déjeuner et le surveille afin qu'il mange et ne puisse pas faire la sainte Communion. Tous les dimanches, depuis un mois, il en a été ainsi. L'enfant cependant ne se décourageait pas, et chaque semaine il venait se confesser et faisait l'adoration du Très Saint Sacrement. Son âme était si bien disposée que Notre-Seigneur devait, lui aussi, désirer de se donner à elle.

Le dimanche, 2 octobre, après s'être confessé, il me dit : « J'espère venir vendredi, je ne sais pas comment je pourrai venir, mais je me prépare !... » Vendredi 7 octobre, Raymond arrive tout radieux après la première messe. Il se confesse et fait la sainte Communion.

Voici ce qui s'était passé : Ce jour-là son père, en l'éveillant, lui dit que sa mère étant un peu fatiguée, il devra aller à la ville faire certains achats. « Tout de suite, » dit Raymond. Et bientôt il quittait la campagne en toute hâte, priant Dieu et le remerciant que personne ne pensât à le faire déjeuner. « C'est, me disait-il en arrivant, que Jésus a pensé au divin déjeuner que je lui avais demandé. »

Et l'enfant repartit confiant et heureux. Comme je lui disais de préparer encore et tous les jours son âme pour le premier vendredi 4 novembre :

« C'est bien long, un mois, » dit-il.... Et il est repartit, priant pour que le bon Dieu éclaire ses parents.

Messager du Saint Sacrement.

N'oublions pas la grande promesse du Sacré Cœur de Jésus :

« A tous ceux qui communieront les premiers vendredis, neuf fois de suite, je promets la grâce de la pénitence finale ; ils ne mourront pas dans ma disgrâce, ni sans recevoir leurs sacrements, et mon Cœur se rendra leur asile assuré à cette heure dernière. »

Notre-Seigneur pouvait-Il attacher la grande grâce de la persévérance finale à des conditions plus faciles, plus à la portée de tous ?

CHAPITRE IX

Consécration au Sacré Cœur.

I. Voix de N. S. P. le Pape Léon XIII

A la double base de sa puissance et de sa domination (au droit de naissance et au droit de conquête qui établissent sa royauté) Jésus-Christ nous permet dans sa bienveillance d'ajouter, si nous y consentons de notre côté, la consécration volontaire. Non seulement il ne refuse pas cette offrande, mais il la désire, il la demande : « Mon fils, donne-moi ton cœur. » Et puisque dans le Sacré Cœur résident le symbole et l'image sensible de la charité infinie de Jésus-Christ, charité qui nous pousse à l'aimer sans retour, il est convenable de nous consacrer à son Cœur très auguste. Agir ainsi, c'est se donner et se lier à Jésus-Christ, car les hommages, les marques de soumission et de piété que l'on offre au divin Cœur se rapportent réellement au propre Christ lui-même. C'est pourquoi nous engageons et nous exhortons à accomplir avec ardeur cet acte de

piété tous les fidèles qui connaissent et aiment ce divin Cœur. Après l'avoir accompli, ils sentiront croître leur foi et leur amour. Ceux qui, connaissant le Christ, négligent cependant sa loi et ses préceptes, pourront puiser dans son Sacré Cœur la flamme de la charité.

A l'époque où l'Église, toute proche encore de ses origines, était accablée sous le joug des Césars, un jeune empereur aperçut dans le ciel une croix qui annonçait et préparait une magnifique et prochaine victoire. Aujourd'hui, voici qu'un autre emblème béni et divin s'offre à nos yeux : c'est le Cœur sacré de Jésus sur lequel se dresse la croix et qui brille d'un magnifique éclat au milieu des flammes. En lui nous devons placer nos espérances ; nous lui devons demander et attendre de lui le salut des hommes.

Lettre encyclique du 25 mai 1899.

Consécration du genre humain au Sacré Cœur

Prescrite par N. S. P. le Pape Léon XIII

Très doux Jésus, Rédempteur du genre humain, jetez un regard sur nous qui sommes humblement prosternés devant votre autel. Nous sommes à vous, nous voulons être à vous ; et, afin de pouvoir vous être plus fermement unis, voici que, en ce jour, chacun de nous se consacre spontanément à votre Sacré Cœur.

Beaucoup ne vous ont jamais connu, beaucoup ont méprisé vos commandements et vous ont renié. Miséricordieux Jésus, ayez pitié des uns et des autres, et ramenez-les tous à votre Sacré Cœur.

Seigneur, soyez le Roi non seulement des fidèles qui ne se sont jamais éloignés de vous ; mais aussi des enfants prodigues qui vous ont abandonné, faites qu'ils rentrent bientôt dans la maison paternelle pour qu'ils ne périssent pas de misère et de faim.

Soyez le Roi de ceux que des opinions erronées ont trompés et de ceux que la discorde a désunis ; ramenez-les au port de la vérité et à l'unité de la foi afin que bientôt il n'y ait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Soyez le Roi enfin de tous ceux qui sont encore attachés aux antiques superstitions païennes, et ne refusez pas de les arracher aux ténèbres pour les conduire à la lumière et au royaume de Dieu.

Accordez, Seigneur, à votre Église, une liberté sûre et sans entraves, accordez à tous les peuples l'ordre et la paix ; faites que d'un pôle du monde à l'autre une seule voix retentisse : Loué soit le divin Cœur qui nous a acquis le salut ; à Lui, gloire et honneur dans tous les siècles.

Ainsi soit-il.

II. Les Membres de l'Assemblée nationale a Paray-le-Monial

(29 juin 1873).

Les membres catholiques de l'Assemblée nationale, désirant répondre aux désirs de Jésus, résolurent de se rendre à Paray-le-Monial, pour consacrer autant qu'il était en leur pouvoir, la France au Sacré Cœur. 150 avaient donné leur nom, mais tous ne purent faire le voyage. Arrivés à la gare, ils mirent le Cœur de Jésus sur leur poitrine et déployèrent leur magnifique bannière : elle offrait d'un côté l'image du Christ montrant son Cœur, et de l'autre les tables de la loi : beau symbole pour des législateurs ! Au milieu des acclamations de la foule, ils se rendirent à la chapelle de la Visitation où ils reçurent des mains de l'évêque, le Dieu qui aime les Francs.

C'est alors que M. de Belcastel, député de la Haute-Garonne, prononça au nom de tous l'acte de consécration que voici : « Très Saint Cœur de Jésus, nous venons nous consacrer à vous, nous et nos collègues qui nous sont unis de sentiment. Nous vous demandons de nous pardonner tout le mal que nous avons commis et de pardonner à tous ceux qui vivent séparés de vous.

» Pour la part que nous pouvons y prendre, et dans la mesure qui nous appartient, nous vous

consacrons aussi, de toute la force de nos désirs, la France, notre bien-aimée patrie, avec toutes ses provinces, ses œuvres de foi et de charité. Nous vous demandons de régner sur elle par toute la puissance de votre grâce et de votre saint amour. Et nous-mêmes, pèlerins de votre Sacré Cœur, adorateurs et convives de votre grand sacrement, disciples très fidèles du Siège infaillible de Saint-Pierre dont nous sommes heureux de célébrer aujourd'hui la fête, nous nous consacrons à votre service, ô Seigneur et Sauveur Jésus-Christ! vous demandant humblement la grâce d'être tout à vous, en ce monde et en l'éternité. Ainsi soit-il. »

III. Consécration des Zouaves pontificaux au Sacré Cœur

Après la guerre de 1870-71, les zouaves pontificaux voulurent, avant de se séparer, en prenant congé de leur drapeau, lui décerner une suprême ovation et accomplir un acte dont les événements qui venaient de se passer leur avaient donné la pensée. Ils se réunirent à Rennes, dans l'église du séminaire, le 28 mai 1871.

Voici le tableau, écrivait le soir même un des héros de la fête : le Saint Sacrement était exposé, à droite de l'autel un officier portait le drapeau de Patay troué par les balles prussiennes et teint du sang des Verthamon et des Bouillé, au milieu

du chœur, notre brave général Charette en grand uniforme, la poitrine couverte de décorations ; autour de lui, son état-major ; derrière lui, pieusement agenouillés sur les dalles, 150 zouaves vêtus de cet uniforme sévère, de couleur grise, déjà illustré sur les champs de bataille d'Italie et de France. »

Mgr Daniel, leur aumônier, les haranguant après la messe, terminait en ces termes son allocution chaleureuse : « Le général de Sonis, celui qui vous a conduit à la bataille, celui qui a voulu un zouave pour porter le drapeau du Sacré Cœur, celui qui vous a dit : « Faites voir ce que peuvent des soldats chrétiens. En avant ! C'est le moment ou jamais d'arborer votre étendard ! » Le général de Sonis a voulu lui-même vous conduire au Sacré Cœur de Jésus. Avec vous à la bataille, mais aujourd'hui retenu loin de vous par sa blessure, il a voulu s'associer à votre consécration et en formuler lui-même les paroles.

Qu'elles deviennent, Messieurs, la formule de votre consécration ; nous n'y changerons rien, ces paroles pour nous sont sacramentelles.

Alors, d'une voix profondément émue, le digne aumônier, à genoux, récita l'acte suivant, trop chrétien et trop français pour n'être pas reproduit in-extenso.

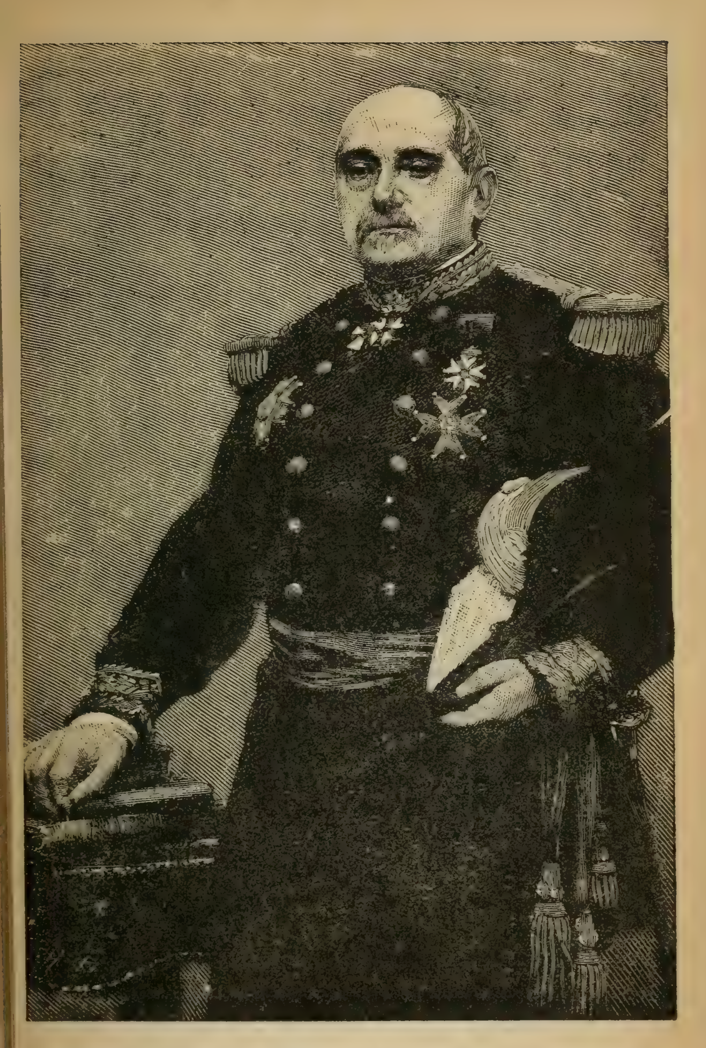
ACTE DE CONSÉCRATION

O Jésus ! vrai Fils de Dieu, notre Roi et notre Frère, rassemblés tous ici au pied de vos autels, nous venons nous donner pleinement à vous et nous consacrer à votre divin Cœur.

Vous le savez, Seigneur, nos bras se sont armés pour la défense de la plus sainte des causes, de la vôtre, Seigneur, puisque nous sommes les soldats de votre Vicaire. Vous avez permis que nous fussions associés aux douleurs de Pie IX, et qu'après avoir partagé ses humiliations, nous fussions violemment séparés de notre Père ; mais, Seigneur, après avoir été chassés de cette terre romaine où nous montions la garde auprès des tombeaux des saints Apôtres, vous nous prépariez d'autres devoirs et vous permettiez que les soldats du Pape devinssent les soldats de la France.

Nous avons paru sur les champs de bataille, armés pour les combats. Votre Cœur adorable représenté sur notre drapeau abritait nos bataillons.

Seigneur, la terre de France a bu notre sang, et vous savez si nous avons bien fait à la patrie le sacrifice de notre vie. Beaucoup de nos frères sont morts. Vous les avez rappelés à vous parce qu'ils étaient mûrs pour le ciel. Mais nous, nous restons, et nous ignorons le sort que vous nous



De Sonis

réservez. Faites, Seigneur, que la vie que vous nous avez laissée soit tout entière consacrée à votre service !

Nous portons tous sur notre poitrine, l'image de votre Sacré Cœur ; faites que nos cœurs en soient l'image encore plus vraie ; rendez-nous dignes du nom de soldats chrétiens.

Faites que nous soyons soumis à nos chefs, charitables pour le prochain, sévères pour nous-mêmes, dévoués à nos devoirs et prêts à tous les sacrifices.

Faites que nous soyons purs de corps et d'âmes, qu'ardents dans les combats, nous devenions tendres et compatissants pour les blessés.

O Jésus, dans les dangers et dans les souffrances, c'est de votre divin Cœur que nous attendons notre plus puissant secours. Il sera notre refuge lorsque tous les appuis humains nous manqueront, et notre dernier cri sera notre dernier acte d'espérance de sa miséricorde infinie.

Et vous, ô divine Marie, que nous avons choisie pour notre Mère, à vous aussi nous avons rendu témoignage.

Les champs de bataille ont vu le long cortège des mères, des épouses et des sœurs en deuil, et lorsque des mains pieuses remuaient la terre qui recouvre les morts, on savait reconnaître les nôtres à votre scapulaire.

Soyez donc notre protectrice et obtenez-nous la grâce de nous tenir étroitement unis avec vous dans le Sacré Cœur de Jésus durant la vie et à l'heure de la mort, pour le temps et pour l'éternité.

Ainsi soit-il.

Après avoir prononcé cette formule, Mgr Daniel, s'adressant à M. de Charette, lui dit d'une voix émue : « Si les sentiments de M. de Sonis sont les vôtres, si vous avez la confiance qu'ils sont également ceux de votre régiment, Notre Seigneur exposé au Très Saint Sacrement vous y autorise, je vous donne la parole pour les exprimer. » Et M. de Charette de répondre aussitôt d'une voix forte et claire :

« A l'ombre de ce drapeau, teint du sang de nos plus chères victimes, moi, général baron de Charette, qui ai l'insigne honneur de vous commander, je consacre la légion des Volontaires de l'Ouest, les zouaves pontificaux, au Sacré Cœur de Jésus ; et avec ma foi de soldat, je dis de toute mon âme et je vous demande de dire avec moi :

« Cœur de Jésus, sauvez la France ! »

Un cri spontané, unanime, formidable, lui répondit :

« Cœur de Jésus, sauvez la France ! »

Ainsi se trouvait réalisée d'une façon bien imprévue la parole de Notre Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie : « Je veux que

l'image de mon Cœur soit gravée sur les étendards de la France.

Ce fut un beau jour pour le régiment, et aussi pour la France chrétienne dont le cœur était à Rennes et battait à l'unisson avec celui de ces glorieux vaincus qui ne désespéraient pas de l'avenir. Ne se croirait-on pas à Clermont ou à Vezelay, quand la chevalerie s'armait de la croix au cri de « Dieu le veut ! »

Le guidon légendaire que trois héros, trois martyrs avaient successivement rougi de leur sang en « tombant dans le Cœur de Jésus », suivant l'expression de M. de Charette, est devenu, dans le souvenir de tous, comme un symbole de foi religieuse et de patriotique dévouement. Il reparut le 20 juin 1873, au merveilleux pèlerinage de Paray-le-Monial où furent solennellemen redits les serments de Rennes. Les fac-similés en sont aujourd'hui partout, parlant aux nobles cœurs, de sacrifice et d'espérance.

On revit, comme il convenait, la sainte bannière à Loigny, le 22 septembre 1887, aux obsèques solennelles du général de Sonis, mort à Paris, le 19 du mois précédent.

R. P. V. Alet. *La France et le Sacré Cœur.*

IV. A IMITER

M. Pierre Kersten, publiciste célèbre par les services qu'il a rendus à la religion catholique en

Belgique, en publiant le *Journal historique,* avait une dévotion particulière au Sacré Cœur de Jésus. Après sa mort, qui arriva en 1865, on trouva dans ses papiers une consécration qu'il avait faite de lui-même et de sa famille au divin Cœur, le 9 janvier 1843.

Chaque jour, après la prière du soir, faite en commun, ce fervent chrétien récitait une petite oraison au Cœur de Jésus. Cette petite prière, considérée comme un apanage de famille, est encore dite par ses descendants.

Nous donnons la consécration et la petite oraison. Puisse l'exemple de ce pieux chrétien trouver de nombreux imitateurs !

Consécration de famille Pierre Kersten au Sacré Cœur

« O Cœur plein d'amour de mon Jésus ! qu'il me soit aujourd'hui permis, à moi indigne et misérable pécheur que je suis, de me consacrer à vous pour toujours avec ma chère famille, et ne permettez pas que nos pauvres cœurs soient désormais jamais séparés de vous. Soyez, je vous en supplie, notre seule demeure, notre seul refuge, notre seul retranchement et notre seul salut. Que votre feu nous échauffe, que votre sagesse nous éclaire, que votre force nous soulage et nous aide à porter joyeusement notre croix. O Cœur

très saint de Jésus, faites qu'unis à vous seul, par un lien indissoluble, nous soyons vos vrais disciples et imitateurs, afin que nous méritions ainsi d'être un jour attirés par vous dans la patrie céleste et de nous réjouir éternellement avec vos saints. Ainsi soit-il. »

Cette consécration était signée par tous les membres de la famille.

Prière quotidienne récitée chaque soir en famille.

« O Cœur adorable de mon Jésus, Cœur plein de bonté pour nous ; Cœur embrasé des flammes les plus ardentes, recevez nos âmes dans votre sainte blessure, afin qu'à cette école de charité nous apprenions à aimer sans mesure un Dieu qui nous a donné des preuves si admirables de son amour et de sa bonté divine. Ainsi soit-il. »

V. Consécration d'une commune

Au cours de la mission que je donnais à Montsenguy (Haute-Saône), écrivait un missionnaire en 1897, j'avais, selon l'usage et d'accord avec Monsieur le curé, choisi un jour pour la consécration de la paroisse au Sacré Cœur. Monsieur le Curé, qui avait accepté avec bonheur de prononcer cet acte solennel, voulut faire quelque chose de plus et de mieux ; il résolut d'engager Monsieur le

maire à prononcer lui aussi un acte semblable au nom de la commune.

Au jour de la cérémonie, après le sermon de circonstance, le Très Saint Sacrement étant exposé, Monsieur le curé, entouré de cinq ou six confrères, venus à la mission avec quelques centaines de leurs paroissiens prononça au pied de l'autel, l'acte de consécration de la paroisse au Sacré Cœur. Quand il eut fini on vit le maire et l'adjoint, ceints l'un et l'autre de leur écharpe, s'avancer dignement, escortés de tous les conseillers municipaux, jusqu'au milieu du chœur et s'agenouiller sur un tapis préparé à cet effet ; puis, au second plan, vinrent se ranger en demi-cercle tous les conscrits de l'année, tenant croisés au-dessus des magistrats les deux drapeaux de France et de Russie. Alors au milieu du silence le plus profond, le maire prononça d'une voix vibrante l'acte de consécration de la commune au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les dernières paroles du maire furent aussitôt couvertes d'un cri formidable : le beau refrain : « *Nous voulons Dieu* » jaillissant à la fois de mille poitrines, éclata sous les voûtes de l'église comme un roulement de tonnerre, disons mieux comme la ratification solennelle de tous les assistants au grand acte qui venait de s'accomplir.

N'est ce pas là un bien bel exemple !

CHAPITRE X

Associations en l'honneur du Cœur de Jésus.

I. Désir de N. S. P. le Pape

Le Saint Père souhaite très vivement que les jeunes gens fassent partie de ces sociétés que l'on appelle les pieuses Associations ou Confréries du Sacré Cœur de Jésus. Elles sont formées en effet par cette légion de jeunes gens d'élite qui, après s'être fait inscrire librement, se réunissent dans les chapelles, dans les églises ou dans les oratoires de leurs collèges, et là, sous la conduite d'un prêtre, accomplissent avec dévotion quelques exercices en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. Si le divin Rédempteur accueille avec plaisir tout témoignage de piété et de respect que ses fidèles lui offrent, il Lui est assurément très agréable celui que lui offre le cœur d'un jeune homme. Mais il nous est impossible d'exprimer combien cet acte de piété sera utile à la jeunesse elle-même. Car la contemplation fréquente du divin Cœur et la connaissance plus approfondie de ses

vertus et de son amour ineffable doit nécessairement réprimer les passions ardentes des jeunes gens et leur fournir un nouveau stimulant pour la pratique de la vertu. »

Lettre du Card. Mazzella, préfet de la S. Congrégation des Rites. — 21 juillet 1899.

II. Apostolat de la Prière

> « *L'Apostolat de la Prière n'est autre chose que la dévotion au Sacré Cœur mise en pratique.* »
> R. P. Ramière.

Cette Œuvre est une ligue de zèle et de prières en union avec le Cœur de Jésus. Elle se nomme Apostolat, parce qu'elle a pour but de faire, de tous les chrétiens, de vrais apôtres, dévoués à la gloire divine et au salut des âmes. C'est l'Apostolat de la Prière, car la prière est le moyen, non pas unique mais principal, qu'elle met en œuvre, moyen facile et universel renfermant, outre les prières proprement dites, les œuvres et les souffrances, offertes chaque jour au divin Cœur. Enfin c'est la Ligue du Cœur de Jésus parce que sa mission officielle est de propager le culte du Sacré Cœur dans le monde (Léon XIII, 24 mai 1879) et d'établir son règne dans les sociétés. Aussi sa devise est : « Que votre règne arrive ! Son insigne : Le scapulaire du Sacré Cœur (Pie IX, 14 juin 1877).

Trois pratiques forment dans l'Apostolat trois degrés à chacun desquels répond une série d'indulgences,

Le premier degré comprend tous les fidèles inscrits dans un centre quelconque de l'Apostolat et muni d'un billet d'admission, qui, chaque matin offrent à Dieu leur journée aux intentions du Cœur de Jésus. Ils se servent habituellement de la formule suivante : « Divin Cœur de Jésus, je vous consacre ma journée et je vous l'offre par le Cœur Immaculé de Marie en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez sur nos autels. »

« Il me semble, dit la Bienheureuse Marguerite-Marie, que la seule offrande de nos actions leur donnera plus de mérite et d'agrément devant Dieu que tout ce que nous pourrions faire en tout le reste sans cette application. »

Le deuxième degré est formé de ceux qui ont accepté en outre, d'offrir chaque jour à la Très Sainte Vierge un *Pater* et dix *Ave Maria* aux intentions de l'Apostolat. Ces intentions bénies par le Pape sont indiquées chaque mois dans les organes de l'Œuvre : *Messager du Cœur de Jésus* et *Messager du Cœur de Marie.*

Enfin le troisième degré renferme tous les Associés qui acceptent de faire la communion réparatrice hebdomadaire ou mensuelle aux mêmes intentions apostoliques. Ils se proposent aussi de

consoler le Çœur de Jésus et de détourner les fléaux de la divine colère par cette communion perpétuelle et vraiment réparatrice.

Cette Œuvre approuvée un grand nombre de fois par Pie IX et Léon XIII, a été bénie, encouragée et propagée par presque tous les évêques du monde entier.

Les principaux avantages sont : 1° de nombreuses indulgences plénières propres à l'Œuvre et de nombreuses indulgences partielles ; 2° un titre particulier aux promesses du Sacré Cœur ; 3° une participation spéciale aux prières, pénitences, messes, communions de presque tous les Instituts religieux. »

L'organisation des Associés par trentaine leur permet : 1° de recevoir chaque mois un des trente billets indiquant l'Intention, le Patron du mois et les jours de communion réparatrice ; 2° de prendre des abonnements collectifs au *Messager du Cœur de Jésus* (5 fr. par an) et au *Petit Messager du Cœur de Marie* (1 fr. 50 par an) à à Toulouse, 5, rue Darquier. Les zélateurs (deux ou trois par trentaine) distribuent les billets ou les *Messagers*.

Pour plus de renseignements, voir le *Manuel* ou la *Notice sur l'Apostolat de la Prière*. S'adresser à M. l'Administrateur du *Messager du Cœur de Jésus*, 5, rue Darquier, à Toulouse.

III. L'ASSOCIATION DE PRIÈRE ET DE PÉNITENCE EN L'HONNEUR DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

Née à Dijon, établie ensuite à l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, l'*Association de prière et de pénitence en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus* a été approuvée, hautement encouragée, enrichie de précieuses indulgences et enfin élevée au titre d'*Archiconfrérie pour le monde entier par S. S. Léon XIII.*

But de l'Association.

Le but de l'Association est :

1° De réparer par la prière et la pénitence, unies aux prières et aux souffrances du Cœur de Jésus, les crimes des hommes, tous les outrages commis contre la religion, les droits de l'Église et du Saint-Siège, et contre la personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ ;

2° D'obtenir le triomphe de l'Église, la délivrance du Souverain Pontife, le salut de la société ;

3° De demander que l'union de tous les cœurs s'établisse dans la charité de Jésus-Christ pour la défense et le développement du règne de Dieu dans les nations.

Avantages.

Les avantages de l'Association sont :

1° D'avoir part aux prières récitées tous les jours après la messe principale célébrée dans le sanctuaire ;

2° D'avoir part aux messes qui y sont fondées pour l'Église et les membres des différentes œuvres de Montmartre, notamment à une messe quotidienne. Un service est aussi célébré les premiers lundis du mois pour les membres défunts ;

3° De pouvoir gagner les indulgences de l'Association ;

4° De participer aux prières et aux bonnes œuvres des Associés.

Conditions d'admission.

Pour être membre de l'Association il faut :

1° Se faire inscrire sur le registre de l'Association ;

2° Choisir un jour spécial de prière et de pénitence par semaine, par quinzaine ou par mois.

Au jour choisi, les Associés offrent à Dieu, en union avec le Sacré Cœur de Jésus, et en esprit de réparation, la journée tout entière avec ses prières, ses travaux et toutes les peines qu'il plaira à la Providence de leur envoyer. Ils ajoutent, sous la direction des confesseurs ou des supérieurs, une pénitence corporelle proportionnelle

à l'âge, à la santé, à la condition, par exemple : le jeûne, l'abstinence, ou toute autre mortification des sens.

Il suffira aux personnes occupées à des travaux pénibles d'offrir leurs fatigues en expiation.

3° Non contents de ce jour spécial, les Associés, s'efforceront de donner à toute leur vie le caractère de la pénitence. Ils garderont aussi fidèlement que possible les commandements de Dieu et de l'Église, en particulier ceux qui ordonnent le jeûne et l'abstinence. Réagissant avec courage contre le luxe et la mollesse du siècle, ils reviendront, dans leurs habitudes, aux règles de la simplicité chrétienne.

4° On recommande aux Associés la dévotion à la Passion de Notre-Seigneur, à Notre-Dame des Sept-Douleurs et aux Saints qui ont été des modèles de pénitence. Ils pratiqueront la dévotion du Chemin de la Croix.

Les Associés se partagent en trois séries. La première série comprend des groupes de sept Associés ; chacun a son jour d'expiation par semaine ; le zélateur choisit toujours le vendredi .La seconde série comprend les Associés qui ont un jour d'expiation par quinzaine, et la troisième série ceux qui ont un jour d'expiation par mois.

Pour entrer dans l'Association, envoyer son nom et indiquer la série. On peut s'adresser soit à M. le Supérieur des Chapelains, 31, rue de la

Barre, Paris-Montmartre, soit à M. le Curé de Saint-Michel à Dijon, soit à tout autre Directeur.

IV. Les volontaires du Sacré Cœur

Nous lisons dans le *Messager du Cœur de Jésus* d'octobre 1899, ce qui suit :

« Il y a quelque temps, nous recevions du Collège Saint-Joseph de Sarlat, la lettre ci-jointe qui nous montre ce que peut faire l'initiative des enfants chrétiens quand ils sont bien formés. Ces chers petits de la troisième et de la quatrième divisions se sont dit qu'il leur fallait répondre, pour leur part, à l'appel qu'adressait le Saint-Père au genre humain, et leur surveillant va nous raconter lui-même ce qu'ils ont imaginé. Ce qu'il y a de plus touchant en tout ceci, c'est la spontanéité de cette œuvre qui est sortie du cœur d'un enfant, a été proposée par lui à ses camarades et développée par les élèves eux-mêmes sans que les maîtres aient eu autre chose à faire qu'à applaudir.

» Mon Révérend Père. — Depuis un mois, il n'est question parmi nos petits que d'une ligue qu'ils ont nommé la Ligue du Sacré-Cœur. Voici ce que c'est : Le jour de la consécration du genre humain au Sacré Cœur de Jésus, un élève de quatrième eut l'idée de faire quelque chose de plus pour honorer le divin Cœur. Il avait un petit

Cœur brodé qu'il commença à porter ostensiblement à la boutonnière. Puis, s'en étant procuré un assez grand nombre, il les distribua à ses amis. Ces petits scapulaires faisaient silencieusement leur apparition, et avant la fin du jour, la division des petits était toute constellée de ces jolis médaillons blancs sur fond rouge.

» A la récréation du soir, groupes nombreux et animés. « Que faites-vous là ? demande le surveillant en approchant d'un groupe où un enfant prenait des noms. — Nous formons une ligue. — Ah ! et quel en est le but ? — La régénération de la France ! — Parfait ! continuez. — Oh ! mais ce n'est pas seulement pour le Collège, c'est aussi pour les vacances ; nous voulons porter sur nous l'image du Sacré Cœur. — Nous ne nous cachons pas, dit un autre, nous ne formons pas une société secrète. — Que faut-il pour en faire partie ? — Porter ostensiblement l'image du Sacré Cœur et donner une cotisation de cinq sous pour les frais. »

» A l'étude qui suivit, le président ou plutôt le fondateur, Pierre de L... fit voter pour élire un vice-président et tout un état-major. Les membres de la Ligue prirent le nom de *Volontaires du Sacré Cœur*.

» Le lendemain, une autre grave question : notre ligue ne réussira pas si nous n'avons un joli chant qui entraîne le petit bataillon. Il faut composer le » chant de la ligue. « Un poète est

vite trouvé qui fait les paroles, et un musicien qui compose une marche militaire.

» Deux jours après, les délibérations sont plus animées, la question est plus difficile encore : il s'agit de choisir un drapeau. Quelle sera la bannière de la ligue, sa forme et surtout sa couleur? Après de longues discussions et des objections nombreuses, les Volontaires décident que le drapeau national, portant l'image du Sacré Cœur, sera le drapeau de la ligue. Puisque Notre-Seigneur a demandé que l'image du Sacré Cœur fût mise sur le drapeau de la France, les Volontaires veulent, suivant leur pouvoir, répondre au désir divin.

» Le troisième jour, nos jeunes fondateurs discutent un nouveau point. Hors du Collège on ne peut porter le scapulaire : on passerait pour fanatique ; il ne faut effaroucher personne ; d'ailleurs les parents n'y consentiraient pas. Il faut chercher une autre image du Sacré Cœur, toujours assez voyante, mais plus discrète. On fouille de vieux catalogues et on se décide pour des médailles en argent ou en nickel, portées en épingles de cravate ou en breloque à la chaîne de montre.

» D'autres points ont été traités par nos fondateurs avec tout le sérieux qu'exigeait la gravité du sujet.

» Vous voyez, mon Révérend Père, que parmi ces enfants l'Apostolat de la Prière a porté ses

fruits. Nos petits Sarladais lisent attentivement les deux *Messagers*, distribuent tous les mois les petits billets bleus et ajoutent l'offrande de la journée à la prière du matin. Parmi eux la Communion fréquente est en très grand honneur.

« HENRI RAVAILLE, S. J. »

Le divin Cœur a béni les efforts de ces jeunes cœurs, dont le but principal est de vaincre le respect humain par le port ostensible de son image. La ligue du Sacré-Cœur a été approuvée le 31 janvier 1900 par Mgr l'évêque de Périgueux, et Sa Sainteté le pape Léon XIII a daigné, le 28 mai 1900, la bénir et l'honorer d'un bref spécial.

Qu'il nous soit permis, pour la plus grande gloire du divin Cœur de Jésus, de transcrire ici les statuts adoptés par les *Volontaires du Sacré-Cœur*.

» *Le but*. — La ligue du Sacré-Cœur est une association de jeunes Volontaires qui ont pour but d'honorer le Sacré Cœur de Jésus, de propager son culte, dévotion française à tant de titres, et d'obtenir ainsi la régénération chrétienne de la France selon les promesses spéciales de Jésus-Christ à notre patrie.

» *Premier moyen : la prière*. — Les Volontaires doivent : 1° Réciter chaque jour une prière aux intentions de la ligue ; 2° offrir tous les mois, en

réparation des outrages commis par la France envers le Sacré Cœur, la Communion du premier vendredi ou du premier dimanche et une amende honorable devant le Très Saint Sacrement.

» *Deuxième moyen : l'action.* — Les Volontaires doivent : 3° Pour affirmer leur foi et s'affranchir du respect humain, porter ostensiblement l'image du Sacré Cœur et la répandre autour d'eux.

» C'est là le signe extérieur et distinctif des Volontaires. L'image du Sacré Cœur peut être portée sous forme de médaille, en breloque ou en épinglette, etc.

» 4° Adopter, partout où ils sont réunis en groupe, le drapeau national du Sacré Cœur, l'arborer dans les solennités, en propager l'idée.

» 5° Se montrer digne, par leur conduite et leur piété, de servir leur roi Jésus-Christ ; s'efforcer par leurs paroles, leurs exemples et leurs prières, d'attirer les autres à son service, et s'exercer ainsi au dévouement qu'ils désirent employer à la défense des intérêts catholiques de la France.

» *L'organisation.* — Partout où les Volontaires sont en nombre suffisant (dix environ), ils forment un groupe et choisissent un président, un secrétaire, un trésorier, qui veillent aux intérêts du groupe et à l'observation des statuts.

» La fête du Sacré-Cœur est la fête patronale de la ligue.

» Il suffit, pour entrer dans la ligue du Sacré-

Cœur, de se faire inscrire dans un groupe et de s'engager à observer les pratiques adoptées par elle.

» Les divers groupes conservent leur entière autonomie; ils sont reliés entre eux par un lien spirituel : la communauté de but et l'unité des statuts essentiels.

» Lorsqu'un groupe de la ligue du Sacré-Cœur s'organise quelque part, ses membres, s'ils veulent participer aux indulgence de la ligue, doivent communiquer au groupe central de Sarlat le nom des dignitaires du nouveau groupe et celui des premiers adhérents (une dizaine au moins). Ils recevront en retour un diplôme d'enrôlement.

» N. B. — Pour plus de renseignements, voir la notice sur la ligue du Sacré-Cœur. S'adresser au Collège Saint-Joseph de Sarlat. Un exemplaire, 0 fr. 15; 50 exemplaires, franco, 5 francs. »

CONCLUSION

La meilleure conclusion est cette parole de la Bienheureuse Marguerite-Marie, que l'on devrait faire connaître partout pour la plus grande gloire du divin Cœur et le salut des âmes. « Je le dis avec assurance, si l'on savait combien cette dévotion est agréable à Jésus-Christ, il n'est pas un chrétien, pour peu d'amour qu'il ait pour cet aimable Sauveur, qui ne s'empressât de la pratiquer. »

Après avoir entendu le désir ardent de Notre Seigneur, écoutez les promesses qu'il a faites en faveur des personnes dévouées à son divin Cœur :

1° Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état ;

2° Je mettrai la paix dans leur famille ;

3° Je les consolerai dans toutes leurs peines ;

4° Je serai leur refuge assuré pendant la vie et surtout à la mort ;

5° Je répandrai d'abondantes bénédictions dans toutes leurs entreprises ;

6° Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde ;

7° Les âmes tièdes deviendront ferventes ;

8° Les âmes ferventes s'élèveront rapidement à une haute perfection ;

9° Je bénirai même les maisons où l'image de mon Sacré Cœur sera exposée et honorée ;

10° Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis ;

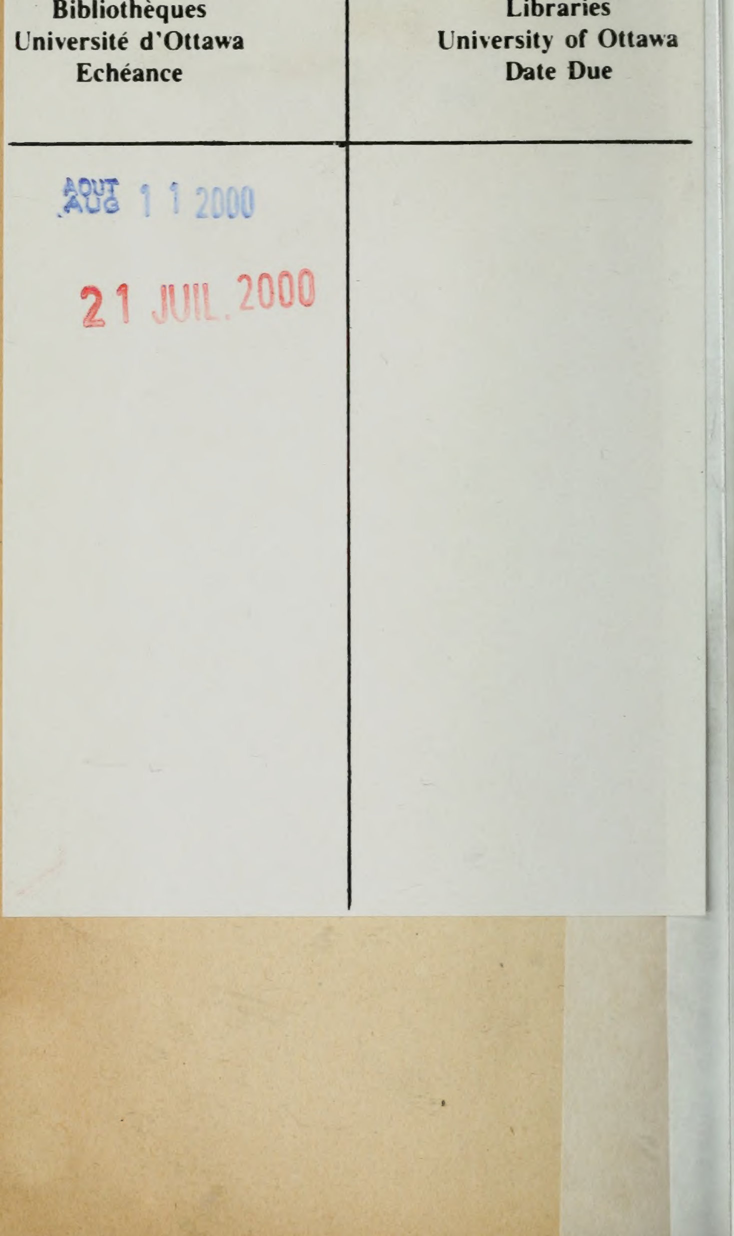
11° Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom écrit dans mon Cœur et il n'en sera jamais effacé ;

12° Je te promets, dans l'excès de la miséricorde de mon Cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront les premiers vendredis du mois, neuf fois de suite, la grâce de la persévérance finale, qu'ils ne mourront point dans ma disgrâce, ni sans recevoir leurs sacrements, et mon Cœur se rendra leur asile à cette heure dernière.

TABLE DES MATIÈRES

— Lille. Typ. A. Taffin-Lefort. 1902 —





Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance
Libraries
University of Ottawa
Date Due
AOUT AUG 1 1 2000
21 JUIL. 2000

